

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1810

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

Texte

Cinquième décaméron.

Description

Manuscrit autographe, Poznań, Arch. Państwowe, fonds Jarocin, cote 4240.

Publication

Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 409-488 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1810)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 597-712.

CINQUIEME DÉCAMERON¹

QUARANTE ET UNIEME JOURNÉE.

Je m'éveillai de bonne heure, et quittai ma tente pour jouir de la fraîcheur du matin. Le Cabaliste et sa sœur étoient sorti dans la même intention. Nous nous dirigeames vers le grand chemin, pour voir s'il ne venoit pas des voyageurs, et lorsque nous fumes sur un ravin encaissé entre des rochers,² nous trouvames à propos de nous assoir. Bientot nous apercumes une caravane, qui entrant dans le défilé passoit à une cinquantaine de pieds des rochers où nous etions. Plus cette troupe approchoit de nous et plus elle excitoit notre curiosité. La marche étoit ouverte par quatre Américains. Ils n'avoient pour tout vetement, qu'une longue chemise garnie en dentelles. Leurs chapeaux de paille étoient garnis de plume de toute couleur et ils étoient armés de long fusils. Ensuite venoit un troupeau de vigognes,³ chacune⁴ montée par un singe. Puis venoit une troupe de Negres bien montés et bien armés. Ensuite venoient deux vieux Seigneurs, montés sur deux beaux Andaloux, des croix de Calatrava étoient brodées sur leurs manteaux de velours bleu. Ensuite venoit un Palanquin chinois⁵ porté par huit insulaires des Moluques. On voyoit dans le palanquin une jeune dame richement vêtue à l'Espagnole, et un jeune homme caracoloit d'un air galant près de ses portieres.

Ensuite venoit une litiere, où se voyoit un homme assés jeune, qui tenoit un cahier à la main, y fixant ses regards avec une attention extraordinaire. Près de lui un moine de Saint Dominique monté sur une mule récitoit des prieres, et quelquefois aspergeoit d'eau bénite la litiere, et celui qui y étoit.

Puis venoit une longue file d'hommes de toutes nuances depuis le noir d'Ebene, jusqu'au brun olive car il n'y en n'avoit pas de plus blanc.

Tant que cette troupe défiloit nous ne pensames point à demander qui ce pouvoit etre ? Mais lorsque le dernier fut passé Rébecca dit. " En verité nous aurions bien du demander qui c'est ? " Comme Rébecca faisoit cette reflexion, j'aperçus un homme de la troupe, qui étoit resté en arriere. Je me hasardai à descendre à travers les rochers, et je courus après le traîneur. Celui ci se mit à genoux et me dit d'un air très efrayé. " Seigneur voleur votre grace voudra bien avoir pitié d'un gentilhomme qui est né au milieu des mines d'or, et qui n'a pas un maravedi. " Je lui répondis que je n'étois pas un voleur et que je voulois seulement savoir les noms des illustres Seigneurs qui venoient de passer.

" Si ce n'est que cela (dit l'américain en se relevant avec fierté) je vais vous satisfaire. Si vous voulez nous monterons sur ce rocher, d'où nous découvrirons toute la ligne que la caravane suit dans la vallée. D'abord votre Seigneurie voit ces hommes singulierement vêtus qui ouvrent la marche. Ce sont des montagnards de Cusco et Quito, chargés de ces belles vigognes que mon maitre compte offrir, à sa Majesté le Roi des Espagnes et des Indes. Les Negres sont tous esclaves, ou plustot ils ont été les

¹ Ce manuscrit aut. compte 112 p. L'étude de la répartition des cahiers est impossible. Le papier est bleuté.

Le filigrane des 40 premiers f. est : P I IAKOWLEW

Le filigrane des f. sv. est : БАГАHEBA 1812

Sur une étiquette collée sur la couverture, Potocki a écrit : " 5^{em} Volu ".

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f. La pagination est aut. (uniquement les p. impaires).

² *Biffé* : nous primes la resolution

³ *Biffé* : dont

⁴ *Biffé* : étoit

⁵ *Biffé* : monté par huit

esclaves de mon maître, car la terre sacrée d'Espagne, ne souffre pas plus l'herésie que l'esclavage Et du moment où ils l'ont abordée, ils ont été aussi libre que vous et moi. Le vieux Seigneur que vous voyez à droite est le Comte de Penna-Velez, propre neveu du fameux vice-roi de ce nom et grand de la première classe. Cet autre vieux Seigneur, est don Alonzo Marquis de Torres rovellas, fils d'un marquis de Torres et devenu l'époux de l'héritière des Rovellas. Ces deux Seigneurs ont toujours vécu dans la liaison la [*sic*] qui va le devenir encore davantage par le mariage du jeune Penna-Velez avec la fille unique de Torres Rovellas vous voyez d'ici ce couple charmant, le jeune époux monté sur ce piafeur superbe et la promise dans ce Palanquin doré, qui est un présent que le Roi de Bornéo a fait autrefois au feu Viceroy de Penna-Velez.

Enfin cette homme qu'on porte dans une litière et qui a les yeux fixés sur un cahier, est selon Monsieur de Penna-Velez un géomètre, selon notre Aumonier un possédé, et d'après mon faible jugement c'est un original. En un mot voici son histoire. Nous avons entendu parler du gibet des Zoto, comme d'un lieu où tous les diables se donnoient rendez-vous. Qu'ils y venoient les nuits décrochoient les deux corps et en prenoient possession. On nous avoit dit ces choses sur toute la route. Le jour commençoit à peine à poindre que nous nous trouvâmes à la vue du gibet maudit. Le jeune Comte de Penna-Velez observa que les pendus étoient décrochés, et eut la curiosité d'aller voir, s'ils étoient dans l'intérieur du gibet. Je le suivis, nous trouvâmes les deux corps étendus, et l'homme en question couché entre eux. J'allai chercher de l'eau. Je lui en jettai au visage. Nous le soulevâmes. Il ouvrit les yeux et reprit l'usage de ses sens. Mais il ne fit aucune attention à nous, il tira un cahier de sa poche et s'en occupa uniquement. Il marchoit cependant en s'appuyant sur nos bras. Lorsque nous eûmes joints la Caravane L'aumonier moine des Indes, ayant jetté les yeux sur son cahier, dit que c'étoit du grimoire que l'homme étoit sorcier ou possédé, que dans le second cas il falloit l'exorciser et dans le premier cas le⁶ brûler. Le jeune Comte prétendoit que les caractères du cahier étoient ceux d'une science qu'il appelle Al... Al... Algebre. On a mis l'inconnu dans une litière où il a repris l'étude de son cahier. Mais notre aumonier qui ne veut pas en avoir le démenti le suit sur sa mule, l'exorcise et l'asperge d'eau bénite. Voilà tout ce que je puis vous dire sur cet original. Le gentilhomme qui suit la litière est Don Massagordo premier cuisinier ou plutôt maître d'hôtel du Comte. Pres de lui vous voyez Lemado le pâtissier et Lecho le confiseur

— Ah monsieur (lui dis je) C'est déjà plus que je ne veux savoir.

— Enfin (ajouta-t il) celui qui ferme la marche et qui a l'honneur de vous entretenir est Don Gonsalve Hierro Sangre Gentilhomme Péruvien issu des Pizarre et des Almagres et l'héritier de leur valeur. ”

Je remerciai l'illustre Péruvien et je rejoignis ma société, à qui je fis part de ce que j'avois appris. Nous retournâmes au camp et nous dîmes au chef Boémien que nous avions vu, son petit Lonzeto, et la fille de cette jeune Elvire dont il avoit pris la place auprès du vice Roi. Il répondit que depuis long tems leur projet étoit de quitter l'Amérique, qu'ils avoient abordé le mois passé à Cadix, qu'ils en étoient parti la semaine dernière, et qu'ils avoient passé deux nuits sur les bords du Guadalquivir⁷ près la potence des Zoto, où ils avoient trouvé un jeune homme couché entre les pendus ; puis se tournant vers moi il me dit. “ Seigneur Capitaine ce jeune homme est un peu de vos parents.

— Il faudroit (dit Rebecca) arrêter ici ces voyageurs pendant quelques jours.

— J'y ai déjà pensé (reprit le Boémien) et pendant qu'ils dîneront je leur ferai voler la moitié de leurs vigognes. ”

Cette manière de retenir les étrangers me parut singulière,⁸ j'allois en dire mon sentiment mais le chef s'éloigna et donna l'ordre de lever le camp. Pour cette fois on ne se transporta qu'à quelques portées de fusil, en un lieu où le rocher sembloit s'être fendu, à la suite de quelque tremblement de terre, on y dina et puis chacun se retira dans sa tente.

⁶ *Biffé* : pendre

⁷ *Biffé* : assez

⁸ *Biffé* : et

Vers le soir j'allai dans celle du chef, et j'y trouvai du bruit. Le descendant des Pizarres y étoit avec deux Américains, et demandoit avec beaucoup de hauteur qu'on lui rendit les vigognes. Le chef Boemien l'écoutoit avec beaucoup de patience, ce qui enhardit le Seigneur Hierro-Sangré, qui se mit à crier encore plus fort, et n'épargna pas les epithetes de fripon, bandit et autres pareilles. Alors le chef se mit à siffler sur un ton tres perçant la tente se remplit de Boemiens armés, dont l'apparition successive faisoit baisser d'autant, le ton hautain du Hierro Sangre, qui finit même par trembler si fort qu'on ne pouvoit entendre ce qu'il disoit. Lorsque le chef le vit ainsi calmé, il lui tendit la main d'un air riant et lui dit " Pardonnéz brave Peruvien, les apparences sont contre moi, et vous aviez quelque raison de vous facher. Mais allez chez le marquis de Torres-Rovellas ; demandez lui s'il se rapelle une dame Dalanosa, dont le neveu s'étoit engagé par pure complaisance, à devenir Vice-reine du Mexique à la place de Mademoiselle de Rovellas. Et s'il s'en rapelle qu'il vienne nous trouver ici. "

Don Gonsalve de Hiero Sangré parut charmé, qu'une scene dont il craignoit les suite fut heureusement terminée il promit de s'acquiter de la comission. Lorsqu'il nous eut quitté le chef me dit. " Le Marquis de Torres-Rovellas avoit autrefois un gout prodigieux pour les romans. Il faut le recevoir en des lieux qui puissent lui plaire. " Nous entrames dans la fente du rocher, ombragée,⁹ d'épaix buissons, et tout à coup je fus frappé par l'aspect d'une nature diférente de tout ce que j'avois vu jusqu'à alors. Un lac d'une eau verte et sombre mais diaphane jusqu'au fond de ses abimes, étoit entouré de rochers à pic interrompus et séparés par des greves riantes, couvertes d'arbustes fleuris, plantés avec art, bien que sans symetrie. Partout où le rocher se baignoit dans l'onde un chemin creusé dans la pierre, fesoit comuniquer d'une greve à l'autre. Des grottes recevoient les eaux du lac, ornées comme celle de Calypso, c'étoient autant de retraites où l'on pouvoit jouir de la fraicheur et même se baigner. Un silence absolu anoncoit que ces lieux étoient ignorés des humains.

" Voici (me dit le chef) une province de mon petit empire où j'ai passé quelques années de ma vie. Les plus heureuses peutêtre du moins les plus tranquilles¹⁰. Mais les deux Américains vont venir, cherchons un abrit agréable où nous puissions attendre leur arrivée. " Nous entrames dans une des plus belles grottes où nous fumes joints par Rébéca et par son frere. Bientot nous vimes arriver les deux vieillards.

" Est il possible (dit l'un d'eux) qu'après un si long cours d'années, je retrouve l'homme qui dans son enfance m'a rendu un aussi grand service. J'ai souvent fait prendre des informations sur votre compte. Et je vous ai même fait parvenir de mes nouvelles dans le tems où vous etiez attaché au Chevalier de Toledé mais depuis lors...

— Oui depuis lors (dit le vieux chef) il eut été difficile de¹¹ m'ateindre, mais enfin puisque nous nous retrouvons faites moi l'honneur de passer quelques jours dans cette retraite, vous y jouirez d'un repos que les fatigues du voyage ont du vous rendre nécessaire

— Mais (dit le Marquis) ce sont des lieux enchantez.

— Ils en ont la réputation (répondit le chef) sous la domination des Arabes, on apelloit ce lieu *Afrit hamami* ou le bains des démons. Aujourd'hui on l'apelle *La Frita*. Les habitans de la Sierra Morena n'osent en aprocher, et s'entretiennent les soirs des choses étranges qui s'y passent. Je ne veux pas les trop détromper, et je vous demande¹² que la plus grande partie de votre suite reste en dehors du vallon dans celui où j'ai placé mon camp.

— Mon ancien ami (dit le Marquis) je vous demande une exception en faveur de ma fille et de mon gendre futur, et encore en faveur d'un original que nous avons trouvé sous le gibet de los hermanos mon aumonier prétend qu'il est possédé, et le bain des démons ne pourra que lui faire du bien. " Le chef Boemien ordonna qu'on alla chercher ces trois personnes avec un petit nombre de serviteurs.

Le jeune Comte de Penna Velèz vint avec sa future, et l'inconnu les suivit de près son cahier à la

⁹ *Biffé* : ombragée

¹⁰ *Interl.* : du moins les plus tranquilles

¹¹ *Biffé* : me

¹² vous demande *surch.* : desire

main. Il jeta les yeux autour de lui d'un air surpris, ramassa une pierre l'examina et dit. " Ceci est fusible au simple feu de nos vereries, et sans addition. Nous sommes ici dans le cratere d'un ancien volcan. Le talus interieur de ce cone renversé nous fournit les moyens de connoitre sa profondeur et par conséquent de calculer la force expansive qui l'a creusé. Ce sujet vaut bien qu'on le médite. " Après avoir ainsi parlé l'inconnu, tira des tablettes de sa poche et commença un calcul. On approcha une collation composée de fruits de Limonade et de confitures seches. L'inconnu n'y prit d'abord aucune part. Ensuite imaginant qu'il tenoit une plume au lieu d'un crayon, Il le trempa dans son verre de limonade qu'il prenoit pour son encrier. On le laissa faire. Lorsqu'il eut terminé son calcul, il remit les tablettes dans sa poche, et dit " Mon pere avoit sur les volcans une opinion tres juste,¹³ Selon lui la force expansive qui se developpe¹⁴ au foyer d'un volcan, est tres superieure à tout ce que nous pouvons attribuer soit à la vapeur de l'eau, soit à la combustion du Salpêtre, et il en concluait que l'on arriveroit quelques jours à la connoissance de fluides, dont les effets expliqueroient une grande partie des phénomènes de la nature.

— Vous croyez donc (dit Rebeca) que ce lac a été creusé par un volcan ?

— Oui Madame (répondit l'inconnu) la nature de la pierre le prouve, et la forme du lac l'indique assez. A la maniere dont je distingue les objets à la rive opposée, je suppose que le diametre doit être d'environ 300 toises et l'inclinaison intérieure étant 70 degrés plus ou moins, nous jugeons que le foyer a pu être à 413 toises de profondeur, ce qui donneroit un déplacement de neuf million¹⁵ sept cent trente quatre mille quatre cent cinquante cinq toises de matière, et comme je vous l'ai dit les forces expansives à nous connues en quelque quantité qu'on les accumule ne produiroient pas un pareil effet. " Rebeca répondit comme une personne qui auroit parfaitement saisi le raisonnement de l'inconnu, mais le reste de la société n'étant point composée de savants, la conversation ne tarda pas à devenir plus familière. Et le Boémien s'adressant au marquis lui dit " Seigneur lorsque je vous ai connu, vous ne respiriez que la tendresse, et vous étiez aussi beau que l'amour. Votre union avec Elvire a dû être une suite des plus délicieuses jouissances[s]. Vous avez respiré les parfums de la vie sans en connaître les épines.

— Pas tout à fait (dit le Marquis) Il est vrai que la tendresse a pris peut-être une trop grande partie de mon temps. Mais comme d'ailleurs je n'ai négligé aucun des devoirs de l'honnête homme je confesse cette faiblesse sans honte. Nous voici dans un lieu très propre aux récits romanesques et je vous ferai si¹⁶ cela peut vous être agréable l'histoire de ma vie. " Toute la société applaudit à cette proposition et le narrateur commença en ces termes.

HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRES ROVELLAS.

Lorsque vous êtes entré aux Théatins, nous logions comme vous le saviez assez près de votre tante Dalanosa. Ma mère alloit quelque fois voir sa nièce Elvire mais elle ne m'y menait point. Elvire étoit entrée au couvent, feignant de vouloir être religieuse, et les visites d'un garçon de mon âge n'eussent pas été convenables. Nous étions donc en proie à tous les maux de l'absence, que nous adoucissons par une correspondance dont ma mère vouloit bien être le mercure ce qu'elle ne faisoit pourtant qu'en rechignant un peu. Car elle prétendoit que la dispense de Rome n'étoit pas si facile à obtenir.¹⁷ et que dans la règle nous n'eussions du nous écrire qu'après la dispense obtenue. Mais en dépit de ce scrupule, Elle portoit les lettres et les réponses. Quant aux richesses d'Elvire on se gardoit bien d'y

¹³ *Biffé* : Selon lui,

¹⁴ *Biffé* : à la

¹⁵ *Biffé* : qua

¹⁶ *Biffé* : vous

¹⁷ *Biffé* : Mais en dépit de ce scrupule

toucher, Elle devoit entrer en religion, et delors tout¹⁸ retournoit aux collateraux de Rovellas.

Votre Tante parla à ma mere, de son oncle le Théatin, comme d'un homme habile et sage, qui lui donneroit quelque bon conseil au sujet de la dispense. Ma mere temoigna à votre tante une vive reconnoissance. Elle ecrivit au pere Santez, qui trouva l'affaire tellement importante, qu'au lieu de répondre il vint lui meme à Burgos, avec un consultant de la nonciature, qui prit un nom supposé à cause du mystere que l'on vouloit metre à cette négociation. Il fut décidé qu'Elvire resteroit encore six mois au noviciat, qu'ensuite sa vocation etant tout a fait passée, elle resteroit sur le pied d'une pensionnaire, de la plus haute distinction, ayant un service intérieur, C'est à dire des femmes cloitrées avec elle ; et une maison montée au dehors, comme si elle l'habitoit. Ma mere y demouroit avec quelques gens de loi chargés des détails de la tutelle. Quant à moi je devois partir pour Rome avec un gouverneur, et le consultant nous y devoit suivre ce qui pourtant n'eut pas lieu, car on me trouva trop jeune pour solliciter une dispense, et deux ans se passerent avant que je partisse. Pendant ces deux années je voyois tous les jours Elvire au Parloir. Je passois le reste de la journée à lui ecrire, ou bien à lire des romans, et cette lecture m'aidoit beaucoup à faire mes lettres. Elvire lisoit les memes ouvrages et répondoit sur le même ton. Il y avoit dans cette correspondance tres peu du notre. Nos expressions etoient d'emprunt ; mais notre tendresse etoit bien reelle, ou du moins nous avions l'un pour l'autre un gout tres vif. La grille interposée entre nous irritoit nos desirs. Notre sang s'aluma de toute l'efervescence du jeune age, et le desordre de nos sens completa celui qui regnoit déjà dans nos tetes.

Il falut partir. Le moment des adieux fut cruel notre douleur ne fut apprise ni feinte, et tenoit du délire. On craignit pour les jours d'Elvire, ma douleur n'avoit pas moins de force, mais j'en avois davantage à lui opposer, et les distractions du voyage me firent beaucoup de bien. Je dus aussi beaucoup à mon Mentor qui n'etoit point un pédant tiré de la poussiere des college, mais un officier retire qui même avoit passé quelques années à la cour. Il s'apelloit Don Diegue Santez et il etoit assés proche parent du Théatin de ce nom. Cet homme qui avoit autant de pénétration que d'usage du monde, employoit des moyens détournés pour ramener mon esprit au vrai, mais l'habitude du faux y etoit trop enracinée.

Nous arrivames à Rome et notre premier soin fut de rendre nos devoirs à Monseigneur Ricardi, Auditeur de Rote personnage grave et fier, d'une figure imposante relevée par une croix d'énormes diamants qui brilloit sur sa poitrine. Ricardi nous dit qu'il etoit informé de l'affaire qui nous amenoit à Rome, qu'elle demandoit du secret et que nous fussions peu répandu dans le grand monde, “ Cependat (ajoutat il) vous ferez bien de venir souvent chez moi. L'interet que l'on me vera prendre à vous fixera l'attention, et le peu que l'on vous verra ailleurs montrera une retenue dont l'efet vous sera favorable. Je me propose de sonder à votre sujet les esprits du sacré college. ” Nous suivimes le conseil de Ricardi. Je passois mes matinées à voir les antiquités de Rome, et le soir j'allois chez l'auditeur dans une villa qu'il avoit proche celle des Barberins La Marquise Paduli fesoit les honneurs de la maison. Elle etoit veuve et demouroit chez Ricardi parce qu'elle n'avoit pas de parents plus proches. Du moins on le disoit ainsi, mais au fond l'on n'en savoit rien. Car Ricardi etoit génois et le prétendu Marquis Paduli etoit mort à un service étranger.

La jeune veuve avoit tout ce qu'il falloit pour rendre une maison agréable, beaucoup d'amabilité avec une politesse générale mêlée de reserve et de dignité. Cependat, je croyois lui voir pour moi une préférence ou même un penchant qui se trahissoit sans doute mais par des traits imperceptibles à tout le reste de la société. J'y reconnus ces sympathies secretes, dont tous les romans sont remplis, et je plaignis la Paduli d'adresser un tel sentiment à quelqu'un qui n'y pouvoit répondre.

Cependat je recherchois la conversation de la Marquise, et je la metois volontiers sur mon sujet favori, c'est à dire sur l'amour et sur les diferentes manieres d'aimer, sur la difference à faire entre la tendresse et la Passion, entre la constance et la fidelité. Mais en traitant cette grave matiere avec la belle Italienne, l'idée ne me venoit pas que je pusse jamais etre infidele à Elvire et mes lettres partoient pour Burgos aussi brulante que par le passé.

¹⁸ Biffé : dev

Un jour je fus à la villa sans mon Mentor. Ricardi n'étoit pas chez lui. Je promenai dans les Jardins, j'entrai dans une grotte. J'y trouvai la Paduli, plongée dans une reverie profonde, dont elle fut tirée par quelque bruit que je fis en entrant. Sa vive surprise en me voyant entrer, m'aurait presque fait soupçonner que j'avais été le sujet de sa reverie. Elle se remit cependant, me fit assoir et m'adressa le compliment d'usage en Italie “ *Lei a girato questa matina — Avez vous promené ce matin ?* ” Je lui répondis que j'avais été au Corso, ou j'avais vu beaucoup de femmes dont la plus belle étoit la Marquise Lepri.

“ Ne connaissez vous pas de femme plus belle ?¹⁹ me dit la Paduli

— Pardonnéz moi (lui répondis je) je connois en Espagne une demoiselle qui a beaucoup plus de beauté. ” Cette réponse parut faire de la peine à Madame Paduli. Elle retomba dans sa reverie, baissa ses belles paupières et fixa sur la terre des regards où la tristesse étoit peinte.

Pour l'en distraire, j'entamai encore une conversation dont la²⁰ tendresse étoit le sujet. Alors elle leva sur moi des yeux languissants et me dit. “ Ces sentiments que vous savez si bien peindre les avez vous éprouvés ?

— Ah sans doute (lui répondis je) et mille fois plus vifs encore, et mille fois plus tendres, et pour la même jeune personne dont la beauté est si supérieure ” A peine eu-je prononcé ces mots qu'une paleur mortelle, couvrit le visage de la Paduli. Elle tomba toute étendue à terre, ni plus ni moins que si elle étoit morte. Je n'avais jamais vu de femme dans cet état, et je ne savois absolument que faire de celle-ci. Heureusement j'aperçus deux femmes de chambre qui promenoient dans le jardin. Je courus à elle, et leur dis de secourir leur maîtresse.

Ensuite je quitai le jardin réfléchissant à ce qui venoit d'arriver, admirant surtout la puissance de l'amour et comment une étincelle, et combien une étincelle qu'il laisse tomber dans un cœur y produit de ravages. Je plaignois la Paduli. Je me reprochois²¹ de la rendre malheureuse. Mais je n'imaginois pas pouvoir être infidèle à²² Elvire ni pour la Paduli ni pour femme au monde

Le lendemain j'allai à la villa on n'y recevoit point. Madame Paduli étoit malade. Le lendemain on ne parloit à Rome que de sa maladie, qu'on assuroit être sérieuse, j'en éprouvai des remors comme de maux dont j'étois la cause.

Le cinquième jour de la maladie je vis entrer chez moi une²³ jeune fille couverte d'une mante qui lui cachoit le visage. Elle me dit “ Signor forestiere, une femme mourante demande à vous voir, suivez moi. ” Je me doutai bien qu'il s'agissoit de Madame Paduli, mais je ne crus pas devoir me refuser aux vœux d'une agonisante. Une voiture m'atendoit au bout de la rue J'y montai avec la fille voilée. Nous arrivâmes à la villa par les arrières du jardin. Nous entrâmes dans une allée fort sombre de là dans un corridor puis dans quelques chambres très obscures enfin dans celle de Madame Paduli. Elle étoit dans son lit et me tendit la main. Elle l'avoit brûlante ce que je crus être un²⁴ effet de la fièvre. Je levai les yeux sur la malade et je la vis plus qu'à demi nue. Jusqu'alors je n'avais connu des femmes que le visage et les mains. Ma vue se troubla, mes genoux foiblirent Je fus infidèle à Elvire sans même savoir comment cela m'étoit arrivé.

“ Dieu d'amour (s'écria l'Italienne) voilà de tes miracles. Celui que j'aimois m'a rendu à la vie. ” D'un état d'entière innocence je passai subitement aux plus délicieuses recherches de la volupté. Quatre heures s'écoulerent ainsi. Enfin la suivante vint avertir qu'il étoit temps de nous séparer. Je regagnai la voiture avec quelque peine, m'appuyant sur le bras de la jeune fille qui rioit sous cape. Prête à me quitter elle me sera dans ses bras et me dit “ J'aurai mon tour. ”

Je ne fus pas plutôt en voiture, que l'idée des plaisirs fit place aux souvenirs les plus déchirants

¹⁹ *Biffé* : me dit la

²⁰ *Biffé* : tris

²¹ *Biffé* : d'avoir

²² *Biffé* : à la Pad

²³ *Biffé* : fille voil

²⁴ *Surch.* : pris pour l'

“ Elvire (m’écritai je) Elvire je t’ai trahie, Elvire je ne suis plus digne de toi. Elvire Elvire Elvire... ”
Enfin je dis tout ce que l’on dit en pareil cas, et je rentra chez moi bien résolu de ne plus aller chez la marquise.

Comme le marquis en étoit à cet endroit de sa narration. Des Boemiens vinrent demander leur Chef, qui pria son ancien ami de remettre au lendemain la suite de son histoire. Lorsqu’il fut parti Rebeca se tournant vers l’inconnu lui dit “ Monsieur vous m’avez paru très attentif à ce qu’on vient de raconter. Cependant il ne s’agissoit pas du feu des volcans, ni de la force expansive qui pourroit déplacer neuf millions de toises cubes.

— Madame (répondit le géometre) les passions sont aussi des forces motrices, et sans elles le monde resteroit inerte de plus elles sont susceptibles, d’accroissement et de diminution et par là même elles rentrent dans le domaine de la géometrie. Pour ce qui est de l’amour objet de votre question. Cette passion jouit de quelques propriétés particulières, qui pou[r]tant lui sont communes avec toutes les valeurs susceptibles d’une opposition entière. Je m’explique.

Supposons *amour* une valeur positive accompagnée du signe *plus*. Haine qui est l’opposé d’amour, sera accompagnée du signe *moins* et l’indifférence qui est un sentiment nul sera égal *zéro*

Si je²⁵ multiplie l’amour par lui même, que *j’aime l’amour* ou que *j’aime à aimer l’amour* j’ai toujours des valeurs, positives, aussi *plus* par *plus* fait il toujours. *plus*

Mais si *je hais la haine*, je rentre dans les sentiments d’amour, ou dans les quantités positives et c’est ainsi que *moins* par *moins* donne *plus*

Au contraire si *je hais la haine de la haine* je rentre dans les sentiments opposés à l’amour c’est à dire dans les valeurs négatives. Tout de même que le cube de *moins* est *moins*

Quant aux produits de haine par amour ou d’amour par haine, ils sont toujours négatifs. Tout comme les produits de *moins* par *plus* ou de *Plus* par *moins*. En effet soit que je haisse l’amour ou que j’aime la haine, je suis toujours dans des sentiments opposés à l’amour. Trouvez vous Madame quelque chose à opposer à mes raisonnements ?

— Rien du tout (répondit la juive) Et sans doute il n’est point de femme qui ne se rendit à de pareils arguments.

— Ce ne seroit point mon compte (répondit²⁶ l’inconnu) car en se rendant aussi vite elle perdrait la suite de mes corollaires, ou conséquences résultantes de mes principes. Je poursuis donc mon raisonnement. On a vu souvent l’amour commencer par une sorte de²⁷ crainte mutuelle qui avoit une teinte d’Aversion, petite valeur négative que nous pouvons représenter par *moins a*. Cette aversion amenera une brouillerie, que nous représenterons par *moins b* et dont le produit sera *plus ab* c’est à dire une valeur positive, un sentiment d’amour.

— Monsieur (dit Rébeca) Si je vous ai bien compris l’amour ne sauroit être mieux représenté que par le développement des puissances d’*x moins a*

— Oui Madame (dit l’inconnu) vous avez lu dans ma pensée. Oui charmante personne la formule du binôme inventé par Don Isaac Newton doit être notre guide dans l’étude du cœur humain comme dans tous les calculs ”

On se sépara c’est à dire que je me réunis aux Mexicains. L’inconnu paroissoit se plaire dans la société de Rébeca, il avoit réellement envie de la suivre, mais la distraction s’étant emparé de son esprit. Il prit un autre sentier, et on ne le revit plus de la journée.

JOURNÉE 42

²⁵ *Interl.*

²⁶ *Biffé* : le

²⁷ *Interl.* : sorte de

On se rassembla dans une grotte non moins ornée que celle où l'on avoit été la veille, j'y trouvai déjà Rebéca. L'inconnu vint bientôt après. " Madame (dit il a la juive) j'ai beaucoup pensé à vous ce matin, mais ne sachant comment vous nomer, j'étois réduit à vous désigner par x, y ou z, dont nous nous servons pour les quantités inconnues. Vous m'épargneriez cet embarras, en me disant tout d'un coup votre nom. " Ce début fit rire Rebeca elle lui répondit qu'elle s'apelloit Laure de Useda

" A la bonne heure (dit l'inconnu) Laure savante Laure, aim[able] Laure, belle Laure. La somme de ces valeurs étant l'expression de votre valeur générale. " L'inconnu eut peutêtre continué sur le même ton de galanterie géométrique, mais le reste de la société survint. On demanda au Marquis la suite de son histoire et il la reprit en ces termes

SUITE DE L'HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRES-ROVELLAS.

Je vous ai dit quels avoient été mes remors²⁸ après l'infidélité dont je m'étois rendu coupable. Je ne doutois pas que la suivante de madame Paduli ne vint encore, le lendemain me conduire au lit de sa maitresse, et je me prometois de la recevoir très mal. Mais Sylvia ne vint point le lendemain ni les jours suivants, ce qui me surprit un peu. Sylvia vint au bout de huit jours. Elle étoit mise avec une recherche dont sa figure auroit pu se passer, car elle étoit au fond plus jolie que sa maitresse.

" Sylvia (lui dis je) Sylvia retirez vous. Vous m'avez rendu infidèle à la plus adorable des femmes, vous m'avez trompé. Je croyois aller chez une agonisante et vous m'avez conduit près d'une femme, qui ne respiroit que la volupté. Mon cœur n'est point coupable mais je ne suis point innocent.

— Vous êtes innocent mon cher, et même très innocent (me répondit Sylvia) rassurez vous à cet égard ; mais je ne viens point pour vous conduire chez ma maitresse qui dans cet instant est dans les bras de Ricardi.

— De son oncle ?

— Point du tout Ricardi n'est point son oncle. Venez avec moi, je vous expliquerai tout cela. " La curiosité me fit suivre Sylvia. Nous montâmes en voiture nous arrivâmes à la villa, nous entrâmes par les jardins,²⁹ puis la jolie messagère me fit monter dans sa chambre, vrai paradis de grisette, orné de pots de pomade, de peignes et de quelques accessoires de toilette. De plus un petit lit blanc comme neige, et sous le lit, deux petites mules d'une élégance remarquable. Sylvia ôta ses gants, sa mantille et ensuite le mouchoir qu'elle avoit sur sa poitrine " Arrêtés (lui dis je) n'allez pas plus loin. C'est ainsi que votre maitresse m'a rendu infidèle.

— Ma maitresse (répondit Sylvia) a recours à de grands moyens dont j'ai su me passer jusqu'à présent. " En même temps elle ouvrit une armoire en tira des fruits des biscuits et une bouteille de vin. Elle³⁰ posa le tout sur une table qu'elle approcha du lit, puis elle me dit " Mon charmant Espagnol, les filles suivantes sont mal dans leurs meubles. Il y avoit ici une chaise, on l'a ôtée ce matin, essayez vous sur ce lit à côté de moi et ne dédaignez [pas], ce petit déjeuner que je vous offre de bon cœur. " Il faut bien accepter des offres aussi gracieuses. Je m'assis près de Sylvia, je mangeai de ses fruits, je bus de son vin, et je la priai de me faire l'histoire de sa maitresse, qu'elle commença en ces termes.

HISTOIRE DE MONSIEUR RICARDI, ET DE LAURA CERELLA DITE MARQUISE PADULI

Ricardi cadet d'une maison illustre de Genes, étoit entré de bonne heure dans les ordres et bientôt après dans la prélature. Une belle figure et des bas violets étoient alors de puissantes recommandations

²⁸ *Biffé* : lors

²⁹ *Biffé* : Puis la jolie messagère,

³⁰ *Biffé* : les

auprès du beau sexe de Rome. Ricardi usa de ses avantages, et même en abusa comme fesoient tous les jeunes prélats ses confreres. À trente ans il se trouva ennuyé des plaisirs et voulut jouer un role dans les affaires.

Il ne vouloit pas tout à fait reno[n]cer aux femmes il eut désire former une liaison, où il put ne trouver que de l'agrément. Mais il ne savoit comment s'y prendre. Il avoit été le Cavalier Serventé des plus belles princesses de Rome. Mais les belles Princesses commencent à donner la préférence à des Prelats plus jeunes. D'ailleurs il étoit fatigué de ces cours assidues qui obligent à une gene habituelle tout à fait insupportable. Les femmes entretenues ont aussi leur inconvénient, elles ne sont point au courant de la société, on ne sait de quoi leur parler

Au milieu de toutes ces incertitudes, Ricardi concut un projet qui est venu dans l'idée de bien des gens avant et après lui, celui de former une jeune fille tout à fait à sa guise, et qui par consequent devoit le rendre tout à fait heureux. Quel plaisir en effet de voir, dans un être doué de toutes les graces, les charmes de l'esprit s'épanouir avec ceux³¹ de sa personne. De lui montrer le monde, et la société. De jouir de ses surprises, d'épier le premier reveil du sentiment, de lui donner ses idées et d'en faire un être tout à fait à soi. Mais que faire ensuite de cet être charmant. Bien des gens les épousent pour se tirer d'affaire. Ricardi ne le pouvoit pas.

Au milieu de ses projets libertins notre prélat ne négligeoit pas les soins de son avancement. Son oncle Auditeur de Rote avoit la promesse du chapeau, et devenant Cardinal il avoit l'assurance de faire passer la place à son neveu. Mais tout cela ne devoit avoir lieu que dans quatre ou cinq ans. Ricardi jugea qu'en attendant il pouvoit aller dans sa patrie et même voyager.

Un jour Ricardi se promenant dans les rues de Genes fut acosté par une jeune fille qui portoit un panier d'oranges et lui en ofrit une avec une grace Charmante. Ricardi d'une main libertine écarta,³² les cheveux mal peignés qui retomboient sur le visage de la petite, et decouvrit des traits d'une beauté parfaite. Il demanda à la vendeuse d'oranges quels étoient ses parents ? Elle dit n'avoir qu'une mere veuve et tres pauvre qui s'apelloit Bastiana Cerella. Ricardi se fit conduire chez elle et commença par se nommer ensuite, il dit à la Bastiana qu'il avoit une parente dame tres charitable, dont le gout étoit d'élever des jeunes filles pauvres, ensuite de les doter, et qu'il se chargeoit d'y placer la petite Laure.

La mere sourit et lui dit " Je ne connois pas votre parente qui surement doit être une femme respectable, mais votre charite en vers les jeunes filles est tres connue et vous pouvez emener celle-ci. Je ne sais pas si vous la formerez, à la vertu, mais vous la tirerez de la misere qui est pire que tous les vices. "

Ricardi ofrit de stipuler quelque chose en faveur de la mere " Non (lui répondit elle) je ne vens point ma fille. Cependant j'accepterai les dons que vous me ferez parvenir. Vivre est la première loi, et souvent l'innanition m'empêche de travailler. "

Des le même jour la petite Laura fut mise en pension chez un client de Ricardi. Ses mains furent couvertes de pate d'amande, ses cheveux de papillotes, son cou de perles sa gorge de dentelles. La petite se regardoit dans toutes les glaces et ne pouvoit se reconnoitre. Mais dès le premier³³ jour elle comprit quelle étoit sa destination et prit l'esprit de son état.

Cependant Laura avoit eu des compagnons de son enfance, qui ne sachant ce qu'elle étoit devenue, en étoient fort en peine. Le plus intéressé à la retrouver étoit Ceco Boscone, garçon de quatorze ans, fils d'un portefaix, déjà tres fort lui meme et déjà tres amoureux de la petite vendeuse d'oranges, qu'il voyoit souvent soit dans les rues, soit ches nous, car il étoit un peu notre parent. Si je dis notre, c'est que je m'apelle aussi Cerella, et que j'ai l'honneur d'être cousine germaine de ma maitresse

Nous étions d'autant plus en peine de notre cousine, que non seulement on ne nous en parloit pas, mais qu'il nous étoit même defendu de prononcer son nom. Mon occupation ordinaire étoit de travailler en gros linge, et Ceco fesoit les comissions au port en attendant qu'il put porter les balots.

³¹ *Biffé* : de la figure

³² *Biffé* : ecarta

³³ *Biffé* : ins

Lorsque j'avois travaillé tout le jour j'allois le chercher sous le Porche d'une Eglise, et nous versions bien des larmes sur le sort de notre cousine.

Un soir Céco me dit " Il me vient une idée. Tous ces jours ci il a plu à verse. Madame Cerella n'a pu sortir, mais au premier beau jour elle n'y tiendra pas, et si la petite est à Genes elle l'ira trouver. Il ne s'agira plus que de la suivre et nous saurons où Laura est cachée. "

J'applaudis à cette invention. Le lendemain, il fit tres beau, j'allai chez madame Cerella. Je la vis qui tiroit d'une vieille armoire une mante plus vieille encore. Je lui dis quelques mots puis je courus avertir Ceco. Nous nous mimes en embuscade, et bientôt nous vimes sortir Madame Cerella. Nous la suivimes jusqu'à un quartier éloigné. Et comme elle entra dans une maison, nous nous cachames encore. Elle sortit et s'éloigna. Nous entrons dans la maison nous montons les escaliers, ou plus tot, nous en sautons les marches. Nous ouvrons la porte du bel appartement, je reconnois Laura, je me jette à son cou, Ceco m'en arache, et colla sa bouche sur celle de sa jeune amie. Mais une autre porte s'ouvre, Ricardi paroît me donne vingt soufflets, autant de coups de pieds à Ceco. Ses gens surviennent, en un instant, nous nous trouvons dans la rue, souffletés battus, et bien convaincus, que nous ne devons plus faire de recherches sur la destinée de notre cousine. Ceco s'alla faire mousse sur un vaisseau Maltais. Je n'en n'ai plus entendu parler

Pour moi l'envie de retrouver ma cousine ne m'abandonna point, et pour ainsi dire elle a grandi avec moi. J'ai servi dans plusieurs maisons enfin dans celle du Marquis Ricardi, frere de notre Prelat. On y parloit beaucoup de la Paduli, et l'on ne concevoit pas où il avoit pris cette parente. Elle echapa pour le moment aux recherches de la famille mais rien n'échape à la curiosité des valets. Nous fimes de notre coté des perquisitions, et bientôt on sut que la prétendue Marquise, n'etoit autre que Laura Cerella. Le marquis nous recomanda le secret et m'envoya près de son frere pour l'avertir de redoubler de precautions s'il ne vouloit se faire un tort infini. Mais ce n'est point mon histoire que je vous fais, et je vous parle mal à propos de la Marquise Paduli, puisque nous avons laissé la petite Cerella chez le client du Prélat. Elle n'y resta pas longtems, on la fit passer dans une petite ville, sur la riviere de Genes. Monsignore alloit la voir de tems à autre et revenoit toujours plus content de l'ouvrage de ses mains

Au bout de deux ans, Ricardi partit pour Londres. Il voyageoit sous un nom supposé, et se donnoit pour un négociant Italien. Laura étoit avec lui et passoit pour sa femme. Il la mena à Paris, et dans d'autres grandes villes où, l'incognito etoit plus facile à garder. Elle devenoit tous les jours plus aimable, adoroit son bienfaiteur et le rendoit le plus heureux des hommes. Cinq années se passerent comme un éclair. L'oncle de Ricardi alloit obtenir le chapeau et le pressoit de revenir à Rome.

Ricardi conduisit sa maitresse dans un fief qu'il avoit près de³⁴ Gorice. Le lendemain de leur arrivée il lui dit " Madame j'ai à vous aprendre une nouvelle qui doit vous interesser. Vous êtes la veuve du Marquis Paduli, qui vient de mourir au service de l'Empereur. Voici tous les papiers qui le constatent. Padouli³⁵ etoit notre parent. Vous ne refuserez pas de me joindre à Rome, et d'y faire les honneurs de ma maison. " Ricardi partit au bout de quelques jours.

La nouvelle Marquise abandonnée à ses reflexions en fit de tres sérieuses, sur le caractere de Ricardi sur ses rélations avec lui et sur le parti qu'elle en pouvoit tirer. Au bout de trois mois elle fut mandée auprès de son soit disant oncle, et le trouva dans tout l'eclat des employs dont il etoit revetu. Une partie de cette gloire réjaillit sur elle, et beaucoup d'homages lui furent adressés. Ricardi anonca à sa famille, qu'il avoit recueuilli chez lui la veuve de Paduli cousin des Ricardi par les meres. Le Marquis Ricardi³⁶ n'avoit jamais entendu dire que Paduli fut marié. Il fit à ce sujet les recherches dont je vous ai parlé, et m'envoya près de la nouvelle Marquise pour lui recomander la plus grande Circonspection. Je fis le voyage par mer. Je débarquai à Civita Vechia, et me rendis à Rome. Je me présentai chez la Marquise. Elle fit retirer ses gens et se jetta dans mes bras. Nous parlames de notre

³⁴ *Biffé* : Genes

³⁵ *Biffé* : est

³⁶ *Biffé* : qui

enfance, de ma mere, de la sienne, des marrons que nous mangions ensemble. Le petit Ceco ne fut pas oublié. Je dis qu'il s'étoit mis sur un corsaire et qu'on n'en n'avoit plus de nouvelles. Laura déjà atendrie fondit en larmes et eut beaucoup de peine à se remettre. Elle me pria de ne point me faire connoître au Prela, et meme de ne pas dire que je fusse Genoïse ; et si l'accent me trahissoit de dire que j'étois de Savone. Puis elle m'installa en qualité de femme de chambre. Laura conserva pendant une quinzaine de jours son humeur egale et enjouée. Mais au bout de ce tems elle nous parut serieuse, reveuse, et dégoutée de tout. Ricardi cher[c]hoit en vain à lui plaire il ne pouvoit la ramener à ce qu'elle avoit été jusqu'alors " Ma chere Laura (lui disoit il un jour) que vous manque t il ? Comparéz votre etat actuel à celui dont je vous ai tirée.

— Eh pourquoi m'en aves vous tirée (lui répondit Laura avec la plus grande véhémence) C'est ma misere que je regrette. Que fais je ici au milieu de ces Princesses ? Leurs politesses équivoques sont autant d'ameres injures. Oh mes haillons combien je vous regrette. Mon pain noir, mes chataignes, je n'y puis penser sans que mon cœur soit déchiré. Et toi mon petit Checo qui devois m'épouser quand tu serois portefaix, avec toi j'aurois connu la misere mais non pas les vapeurs, et les princesses auroient envié mon sort

— Laura Laura quel est ce langage, s'écria Ricardi

— C'est celui de la nature (lui répondit Laura) Elle a fait les filles, pour devenir femmes et meres, dans l'état où le ciel les a fait naitre, et non pas pour etre nieces de pretres Libertins. " Ensuite Laure passa dans un cabinet dont elle ferma la porte sur elle.

Ricardi resta tres embarassé. Il avoit présenté la Paduli comme sa niece, et si l'étourdie alloit découvrir la verité il etoit perdu, et sa cariere finie. De plus il aimoit la fripone il en etoit jaloux, et tout contribuoit à le rendre malheureux

Le lendemain Ricardi se présenta en tremblant à la porte de Laura. Et fut agréablement surpris d'en recevoir l'accueil le plus tendre " Pardonnéz (lui dit elle) Cher oncle cher bienfaiteur. Je suis une ingrante indigne de voir le jour. Je suis l'ouvrage de vos mains. Vous avez formé mon esprit. Je vous dois tout. Pardonnez un caprice où le cœur n'avoit point de part. " La paix fut bientôt faite.

Quelques jours après Laura dit à Ricardi. " Je ne puis etre heureuse avec vous. Vous etes trop mon maitre tout ici vous appartient, et je suis dans une entiere dépendance. Ce Lord qui vient chez nous, a donné à sa maitresse la plus belle terre du duché d'Urbino. Voila ce qui s'apelle un amant. Et si je vous demandois seulement cette Baronie où j'ai passé trois mois, vous me la refuseriez. Cependant c'est un leg de votre oncle Cambiasi et vous en pouvez disposer

— C'est pour me quitter (dit Ricardi) que vous voulez avoir un sort independant.

— C'est pour vous en aimer davantage, lui répondit Laure. "

Ricardit ne savoit s'il devoit donner ou refuser il etoit amoureux, jaloux. Il craignoit de voir sa dignité compromise. Il craignoit de³⁷ se metre dans la dépendance de³⁸ sa maitresse. Laura lisoit dans son ame ; et l'auroit volontier poussé à bout³⁹ mais Ricardi avoit dans Rome un immense pouvoir. Sur un mot de sa part, quatre Sbires auroient saisi la niece et l'auroient conduite en un couvent faire une longue pénitence. Cette considération retenoit Laura, qui enfin se détermina à faire la malade, pour amener Ricardi où elle le vouloit. Ce projet l'occupoit lorsque vous etes entré dans la grotte.

" Comment ce n'est pas à moi qu'elle pensoit ? demandai je tout surpris. "

— Non mon enfant (me dit Sylvia) Elle pensoit à une bonne baronie de deux mille scudi de rente. Mais tout à coup l'idée lui vint de contrefaire la malade et même la morte. Elle s'y etoit déjà exercée en contrefaisant des actrices qu'elle avoit vu à Londres. Elle vouloit savoir si elle vous feroit illusion. Vous voyez donc mon petit Espagnol que jusques là, vous avez été complètement dupe, mais vous ne pouvez vous plaindre du reste de l'histoire et ma maitresse aussi ne se plaint pas de vous. Pour moi je vous ai trouvé charmant, lorsque défaillant vous cherchiez mon bras pour vous soutenir. Alors j'ai juré

³⁷ *Biffé* : voir sa di

³⁸ *Biffé* : Laure

³⁹ *Interl.* : et l'auroit volontier poussé à bout

que j'aurois mon tour. ” Ainsi s'exprima la soubrette

Que vous dirai je. J'étois confondu de ce que je venois d'entendre. On m'otoit mes illusions. Je ne savois où j'en étois. Sylvia profita de mon trouble pour porter le desordre dans mes sens. Elle n'eut pas de peine à réussir. Elle abusa même de ses avantages. Enfin lorsqu'elle m'eut remis dans ma voiture je ne savois plus si je devois avoir de nouveaux remords⁴⁰ ou bien s'il valoit mieux n'y plus penser.

Comme le Marquis de Torres en étoit à cet endroit de sa narration, le Boemien forcé de nous quitter le pria d'en remettre la suite au lendemain. Alors Rebeca se tournant vers l'inconnu lui dit “ Monsieur que pensez vous de l'ereur où sont tous les amants, qui croient leurs flames eternelles ?

— Je pense (répondit l'inconnu) que cette erreur comune à tous les amants provient de ce qu'ils ne reflechissent pas assez sur la nature des *maximis* et *minimis*. S'ils fesoient plus d'atentions aux valeurs de *diference y* divisée par *diference x* Ils s'apercevraient que la limite de leur calcul revient sur elle même, et dans bien des cas ils pouvoient determiner les points de *rebroussement*

— En efet (dit Rebeca) C'est la derniere chose à quoi pensent les amants.

— Peutetre (dit l'inconnu) se representent-ils leur passion sous la forme d'une courbe dont les branches sont infinies. ” Il m'eut été inutile d'en entendre davantage. Je m'eloignai donc des savants interlocuteurs et je passai la journée comme j'avois fait les précédentes.

QUARANTE TROISIEME JOURNÉE.

On se rassembla comme on avoit fait les jours précédents. Et l'on ne manqua point de demander au Marquis de Torrès la suite de son histoire, qu'il reprit en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRES ROVELLAS.

Je vous ai dit comment ayant fait deux infidélités à la belle Elvire j'avois eu des remords afreux apres la premiere, et coment après la seconde je n'avois plus su si j'en devois avoir, ou s'il valoit mieux n'y plus penser. Je vous assure d'ailleurs que mon amour pour ma cousine étoit toujours le même, et mes lettres egaleement passionées. Mon Mentor qui vouloit à tout prix me guerir de mes idées romanesques se permetoit quelquefois des demarches qui sortoient un peu de son employ. Sans avoir l'air d'y etre pour quelque chose, il m'exposoit à des tentations où je sucombois toujours. Mais ma passion pour Elvire étoit toujours la meme, et je brulois d'impatience de voir la dispense sortir du grefe Apostolique

Enfin Ricardi nous fit un jour venir Santez et moi. Son air avoit quelque chose de solemnel. Il en tempera cependant la gravité, par un sourire afable et nous dit “ Votre affaire est terminée et ce n'a pas été sans peine. Nous accordons des dispenses assés facilement pour de certains pays catholiques mais beaucoup plus dificilement pour l'Espagne, parce que la foi y est plus pure, et l'observance plus exacte. Cependant Sa Sainteté considérant, les fondations pieuses, faites en Amérique par la maison de Rovellas, et considérant de plus que la faute venielle des deux enfants étoit une suite des malheurs de la dite maison et non le fruit d'une education licencieuse Sa Sainteté (dis je) a délié sur la terre les liens de parenté qui existoient entre vous. Ils seront egaleement déliés dans le Ciel. Cependant pour que d'autres jeunes gens, ne s'autorisent point de cet exemple pour tomber en pareille faute, et pour satisfaire aux saintes loix de la pénitence, il vous est ordonné de porter au cou un rosaire de cent grains, et de le réciter tous les jours pendant trois ans. De plus de batir une église pour les Theatins de la Vera Cruz. Et sur ce j'ai l'honneur de vous faire mon compliment ainsi qu'à la future Marquise. ” Je

⁴⁰ *Surch.* : avantages

vous laissez imaginer ma joie. Je courus me faire délivrer le⁴¹ bref de Sa Sainteté, et nous quitâmes Rome deux jours après.

Je courus les jours et les nuits. J'arrivai à Burgos. Je vis Elvire. Elle étoit encore embellie. Il ne nous restoit plus qu'à faire⁴² approuver le mariage par la cour. Mais Elvire étoit rentrée dans ses biens et nous ne manquions plus d'amis. Nos tuteurs obtinrent l'aveu qu'on desiroit, et la cour y ajouta pour moi le titre de Marquis de Torres-Rovellas.

Alors on ne s'occupa plus que de robes de parures, d'écrins Délicieux fracas, pour la jeune fille qui va devenir épouse. Mais la tendre Elvire n'y étoit point sensible, elle ne l'étoit qu'aux soins de son amant — Enfin arriva le jour où l'on devoit nous unir. Il me parut d'une mortelle longueur. Car la cérémonie ne devoit se faire que le soir. Dans la Chapelle d'une maison de campagne que nous avions près de Burgos.

Je me promenois dans les jardins pour charmer l'impatience dont j'étois dévoré. Puis je m'assis sur un banc où je me mis à réfléchir sur ma conduite si peu digne de cet ange auquel j'allois être uni. Et comptant toutes les infidélités que je lui avois faites j'en trouvai jusqu'à douze. Alors le remord entrant de nouveau dans mon âme, et m'adressant à moi-même les plus durs reproches. Je me dis " Ingrat, malheureux as-tu songé au trésor qu'on te destinoit, à cet être divin, qui ne soupire, qui ne respire même que pour t'aimer, et qui n'a jamais adressé une parole à un autre. " Tandis que j'étois occupé de cet acte de contrition, j'entendis que deux camaristes d'Elvire s'étoient placées sur un banc derrière la charmille où le mien étoit adossé, et qu'elles avoient commencé une conversation qui me rendit très attentif.

" Et bien Manuella (disoit l'une des camaristes) Notre jeune maîtresse va être bien contente aujourd'hui, car elle aimera en réalité, et en donnera des témoignages réels, au lieu des menues faveurs qu'elle accordoit si généreusement aux soupirants de la grille.

— Bon (dit l'autre camariste) Vous voulez parler du⁴³ maître de guitare, qui lui baisoit furtivement la main en faisant semblant de la placer sur les cordes

— Point du tout (reprit la première) je parle d'une douzaine de belles passions, bien innocentes à la vérité, mais dont le jeu lui plaisoit et qu'elle encourageoit à sa manière. D'abord le petit bachelier qui lui enseignoit la géographie. Celui-là étoit bien amoureux par exemple. Aussi lui a-t-elle donné un beau paquet de cheveux, qui m'ont bien manqué lorsque j'ai voulu la coiffer le lendemain. Ensuite ce beau parleur, qui l'instruisoit de l'état de ses biens, et la mettoit au fait de ses affaires. Celui-là par exemple avoit ses vues. Il comblait Mademoiselle des éloges les plus flatteurs et même l'ennuyoit de louanges. Elle lui a donné son profil dessiné sur son ombre, et cent fois sa main à baiser à travers les barreaux, et des cadeaux de fleurs et des bouquets échangés. " Le reste du dialogue est sorti de ma mémoire, mais je puis vous assurer que la douzaine étoit complète. J'en fus très affecté. Sans doute Elvire n'avoit accordé que des faveurs très innocentes, ou plutôt c'étoient⁴⁴ de véritables enfantillages. Mais enfin l'Elvire de mon imagination ne devoit pas se permettre ces ombres d'infidélités. C'étoit sans doute très mal raisonné. Elvire avoit dès son enfance begayé puis parlé d'amour. J'aurois dû comprendre, qu'aimant à traiter ce sujet elle s'en occuperoit avec d'autres que moi. Mais je ne l'aurois jamais cru lorsqu'on me l'eut dit. Ici j'étois convaincu, détrompé, noyé dans mon chagrin. Alors on m'appella pour la cérémonie, j'entraî dans la chapelle avec un visage tout décomposé, qui surprit ma mère et remplit ma future d'inquiétude et de tristesse. Le prêtre même en fut déconcerté et ne savoit plus s'il devoit nous marier. Cependant il nous maria mais je vous assure que jamais journée attendue avec impatience, ne répondit moins à ce qu'elle sembloit promettre

Il n'en fut pas de même de la nuit. L'hymen éteignant ses flambeaux nous couvrit du voile, protecteur de ses premiers plaisirs. Là, tous les badinages de la grille s'effacèrent du souvenir d'Elvire.

⁴¹ *Biffé* : gre

⁴² *Biffé* : embellir le m

⁴³ *Biffé* : sou

⁴⁴ *Biffé* : de fe

Des transports inconnus remplirent son cœur et d'amour et de reconnaissance. Elle fut toute à son époux. Le lendemain nous avions l'air très heureux. Et comment auroi je pu conserver quelque chagrin. Les hommes qui ont traversé la vie, savent que parmi les biens qu'elle peut offrir. Il n'en n'est point de comparable, au bonheur que donne la jeune épouse, portant dans le lit nuptial, et tant de mystères à pénétrer, et tant de rêves à réaliser, et tant de pensées caressantes. Qu'est-ce que le reste de l'existence, auprès de jours pareils passés entre des émotions si douces et les décevantes illusions d'un avenir que l'espérance embellit des couleurs les plus flatteuses

Les amis de notre maison nous laisserent quelque temps abandonnés à notre ivresse. Et lorsqu'ils nous crurent en état de les entendre, ils cherchèrent à réveiller en nous le sentiment de l'ambition. Le Comte de Rovellas avoit eu quelque espoir d'obtenir la grandesse et selon eux, nous devions suivre ses projets. Nous le devions à nous même et plus encore aux enfants que le ciel nous donneroit. Nous pourrions un jour nous repentir de ne l'avoir pas fait, et il est toujours bon de s'épargner des regrets.

Nous étions dans l'âge où l'on n'a guère de volontés que celles de ses entours, et nous nous laissâmes conduire à Madrid. Le Vice Roi lorsqu'il fut informé de nos intentions écrivit en notre faveur dans les termes les plus pressants. Les apparences ne tardèrent pas à nous devenir favorables. Mais ce n'étoit que des apparences. Elles prirent successivement toutes les formes mobiles de la cour, et ne devinrent jamais des réalités.

Nos espérances trompées affligèrent les amis de notre maison, et malheureusement aussi ma mère qui auroit donné tout au monde pour voir son petit Lonzeto grand d'Espagne. Elle tomba vers le même temps dans une maladie de langueur et sentit que sa fin n'étoit pas très éloignée. Alors après le soin de son âme, son plus grand desir fut de laisser des témoignages de reconnaissance aux bonnes gens du bourg de Villaca, qui nous avoient tant aimé dans le temps de notre misère, l'alcalde, le curé et d'autres. Ma mère n'avoit rien à elle. Mais mon épouse se prêtant à de si louables dispositions, lui fit des donations qui surpassoient encore, le bien qu'elle vouloit faire. Nos anciens amis furent informés de la fortune qui leur étoit assurée. Ils vinrent à Madrid entourer le lit de leur bienfaitrice. Ma mère nous laissoit heureux riches et nous aimant encore. Ses derniers moments furent très doux elle s'éteignit sans douleur et recut ainsi de cette vie une partie des récompenses que méritoient⁴⁵ ses vertus et plus encore⁴⁶ son extrême bonté. Bientôt nous eûmes de nouvelles larmes à répandre. Deux fils qu'Elvire⁴⁷ m'avoit donnés⁴⁸ languirent et moururent. Alors aussi la grandesse perdit tout ce qu'elle avoit eu d'attrait pour nous. Nous cessâmes nos sollicitations, et nous résolûmes de passer au Mexique, où l'état de nos affaires exigeoit notre présence. La santé de la marquise avoit beaucoup souffert, et les médecins assuroient qu'un voyage sur mer la pourroit rétablir.

Nous partîmes donc et nous arrivâmes à la⁴⁹ Vera Cruz après une navigation de dix semaines, qui eut pour la santé d'Elvire tout l'effet favorable qu'on s'en étoit promis. Elle arriva dans le nouveau monde non seulement bien portante, mais plus belle qu'elle ne l'avoit jamais été

Nous trouvâmes à la Vera-Cruz un des premiers officiers du Viceroy, envoyé pour nous complimenter et nous conduire à Mexico. Cet homme nous parla beaucoup de la magnificence, du Comte de Penna-Velez, et du ton de galanterie introduit chez lui. Nous en savions quelque chose par nos relations avec l'Amérique. Nous [savions] que son penchant pour les femmes, s'étoit réveillé, lorsqu'il avoit vu son ambition pleinement satisfaite. Et que ne pouvant plus être heureux par le mariage, il avoit cherché les plaisirs dans ce commerce de Galanterie polie, et délicate, qui distinguoit autrefois la société Espagnole.

Nous restâmes peu à la Vera Cruz, et nous fîmes le voyage de Mexico avec toute l'aisance possible. Cette capitale est comme l'on sait située au milieu d'un lac. Nous arrivâmes sur ses bords à l'entrée de

⁴⁵ *Surch.* : dues a

⁴⁶ *Biffé* : à

⁴⁷ qu'Elvire *surch.* : que

⁴⁸ *Biffé* : Elvirent [*sic*]

⁴⁹ *Biffé* : Vera cruz

la nuit. Et bientôt nous aperçûmes cent gondoles chargées de lampions. La plus richement ornée ayant pris l'avance pour aborder la première. Nous en vîmes sortir le vice Roi, qui s'adressant à mon épouse lui dit " Fille incomparable, d'une femme que mon cœur, n'a point cessé d'adorer. Je croyois que le ciel vous avoit enlevée à mes vœux légitimes, mais⁵⁰ son indulgence, à laissé au monde un si bel ornement et je lui en [rends] grace. Venez donc belle Elvire embellir notre hémisphère, en vous possédant il n'aura plus rien à envier, à l'orgueilleuse Europe. " Ensuite le viceroi me fit l'honneur de m'embrasser, et nous prîmes place dans sa gondole. Je m'aperçus bientôt que ce Seigneur fixoit la Marquise d'un air surpris. Enfin il lui dit " Je croyois madame avoir conservé dans ma mémoire le souvenir de vos traits. Mais je vous l'avoue je ne vous eusse jamais reconnu. Au reste si vous avez changé c'est bien à votre avantage. " Nous nous rapellames alors que le viceroi n'avoit jamais vu mon épouse, et que c'étoient vos traits qui étoient restés dans sa mémoire. Je lui dis qu'effectivement le changement étoit grand et que tous ceux qui alors⁵¹ avoient vu Elvire auroient la plus grande peine à la reconnoître.

Après une demie-heure de navigation, nous arrivâmes à une isle flottante, qui par un ingénieux artifice ofroit l'apparence d'une isle véritable, couverte d'orangers et d'autres arbustes, mais qui néanmoins se soutenoit sur la surface de l'eau. Elle pouvoit être conduite dans toutes les parties du lac et jouir de ses différents aspects. Ces sortes de constructions sont communes au Mexique⁵² on les appelle Chinampas. Au milieu de l'isle étoit une rotonde fort éclairée et résonnant au loin, des sons d'une musique bruyante. Bientôt à travers les lampions, nous distinguâmes les chiffres d'Elvire.⁵³ En approchant du rivage, nous vîmes deux troupes d'hommes et femmes vêtus avec la plus grande magnificence, mais en des parures bizarres, où les vives couleurs de divers plumages disputoient d'éclat avec les plus riches piereries. " Madame (dit le viceroi) L'une de ces troupes est composée de Mexicains. Cette belle personne que vous voyez à leur tête est la marquise de Montésime, dernière de ce grand nom que portoient les souverains du pays. La politique du Conseil de Madrid, lui défend de perpétuer des droits que bien des Mexicains regardent encore comme très légitimes. Mais elle est au moins Reine de nos fêtes. C'est le seul hommage qu'il nous soit permis de lui rendre. Les hommes de l'autre troupe se disent Incas du Pérou. Ils ont appris qu'une fille du Soleil est abordée au Mexique et vient l'adorer. " Tandis que le Vice Roi adressoit ce compliment à mon épouse. J'avois les yeux fixés sur elle, et je crus voir dans les siens, je ne sais quel feu, provenant de quelque étincelle d'un⁵⁴ amour propre, qui depuis sept ans que nous étions mariés n'avoit pas eu le tems de se développer. En effet malgré toutes nos richesses, nous étions loin de jouer à Madrid⁵⁵ un premier rôle. Elvire occupée de ma mère, de ses enfants, de sa propre santé, avoit eu peu d'occasions de briller. Mais le voyage lui avoit rendu toute sa beauté en même tems que sa santé. Placée dans les premiers rangs d'un nouveau théâtre, Elle me parut disposée à prendre d'elle même et de son mérite des idées exaltées ainsi qu'à fixer sur elle l'attention universelle.

Le Viceroi installa Elvire comme Reine des Pérouviens puis il me dit. " Vous êtes sans doute le premier sujet de cette fille du soleil, mais comme nous sommes tous déguisés, vous voudrés bien jusqu'à la fin du bal reconnoître les loix d'une autre souveraine. " En même tems il me présenta à la marquise de Montesime et mit sa main dans la mienne.

Nous entrâmes dans le gros du bal. Les deux troupes dansèrent. Leur émulation réciproque, rendit la fête animée. On résolut de continuer la mascarade jusqu'à la fin de la saison. Je restai donc le sujet de la prétendante du Mexique, et mon épouse traitoit les siens avec une affabilité qui ne m'échappoit pas.

⁵⁰ *Biffé* : puisque son indulgence n'a point privé le monde d'un si bel ornement

⁵¹ *Interl.*

⁵² *Surch.* : Brésil

⁵³ *Biffé* : En appo

⁵⁴ *Interl.*

⁵⁵ *Surch.* : Paris

Mais je dois vous peindre la fille des Caciques, ou plustot vous donner quelqu'idée de sa figure, car il me seroit impossible de rendre par mes expressions, et sa grace sauvage et les impressions rapides que ses traits recevoient des mouvements de son ame passionnée.

Lasca de Montésime⁵⁶ avoit vu le jour dans la partie montagneuse du Mexique, et n'avoit pas le tein bazoné des habitans de la plaine. Le sien sans offrir la couleur des blondes, en avoit la délicatesse, et des yeux noirs comme le jayet en augmentoient l'éclat. Ses traits moins saillants que ceux des Européens, n'avoient pas l'aplatissement qu'on voit aux races Américaines. Lasca ne les rapelloit que par des levres un peu pleines mais charmantes lorsque le sourire leur pretoit sa grace fugitive. Pour sa taille je n'ai rien à vous en dire je m'en remets à votre imagination, ou plustot à celle de l'artiste qui voudroit peindre Attalante ou Diane. Toute l'habitude de son corps avoit aussi quelque chose de particulier. On démeloit dans ses mouvemens un premier élan passionné, modéré par un effort sur elle meme. Le calme chez elle n'avoit point l'air du repos et déceloit quelque agitation intérieure

Trop souvent le sang des Montésime rapelloit à Lasca qu'elle étoit née pour regner sur une vaste partie du monde. En l'abordant on lui trouvoit l'air altier d'une Reine ofensée. Mais elle n'avoit pas encor ouvert la bouche que le plus doux regard charmoit déjà celui que sa réponse alloit enchanter. Lorsqu'elle entroit dans le salon du viceroi, on croyoit lui voir quelque indignation de se trouver entre de[s] égales mais bientôt elle n'avoit plus d'egale. Les cœurs faits pour aimer avoient reconnu leur souveraine, et s'empressoient autour d'elle. Lasca n'étoit plus Reine elle étoit femme, et jouissoit de leurs hommages.

Je m'aperçus des le premier bal, de cette humeur hautaine. Je croyois lui devoir adresser quelque compliment analogue au caractere de son masque ainsi qu'à la qualité de son premier sujet que m'avoit donnée le viceroi. Mais Lasca me recut tres mal " Monsieur (me dit elle) une royauté de bal peut flater celles que leur naissance n'avoit pas apellé au trone. " En meme tems elle jeta un coup d'œil sur ma femme. Elvire étoit en ce moment entourée de Péruviens qui la servoient à genoux. Son orgueilleuse joye alloit jusqu'au ravissement, j'en éprouvai pour elle une sorte de honte et je lui en parlai des le soir même. Elle recut mes avis avec distraction, mes empressements avec froideur. L'amour propre étoit entré dans son ame, il en avoit banni l'amour.

L'ivresse que produit un encens flateur est longue à se dissiper, celle d'Elvire ne put qu'augmenter. Tout le Mexique fut partagé entre sa beauté parfaite, et les charmes incomparables de Lasca. Les jours d'Elvire se passerent à jouir du succès de la veille et préparer celui du lendemain. Une pente rapide l'entraînoit vers les amusements de tout genre. Je voulus l'arreter ce fut en vain. J'étois moi même entraîné mais dans une direction diférente, et bien loin des sentiers fleuris ou tous les biens naissoient sous les pas de mon épouse

Je n'avois pas trente ans ni même vingt-neuf. J'étois dans cet age où les sentiments ont encore la fraîcheur de la jeunesse, et les passions la force de l'homme. Mon amour, né près du berceau d'Elvire, n'étoit jamais sorti de l'enfance, et son esprit nourri d'abord de follies romanesques n'avoit point acquis de maturité. Le mien n'étoit pas beaucoup plus avancé. Ma raison avoit pourtant fait assez de progrès pour me faire apercevoir que les idées d'Elvire, tournoient sur des petits interets, des petites rivalités, et souvent des petites médisances, cercle étroit où les femmes sont retenues par les bornes du caractere plustot que par celles de l'esprit. Les exceptions en ce genre sont rares et je croyois qu'il n'en n'étoit point. Mais combien je fus détrompé lorsque je connus Lasca. Nulle jalouse émulation n'avoit trouvé le chemin de son ame. Tout son sexe avoit des droits à sa bienveillance, et celles qui l'honorioient par la beauté, les graces ou les sentiments, lui inspiroient l'interet le plus vif. Elle eut voulu les avoir autour d'elle, mériter leur confiance et obtenir leur amitié. Pour les hommes elle en parloit rarement toujours avec reserve. Si ce n'est lorsqu'elle trouvoit à louer des actions nobles et généreuses. Alors son admiration étoit exprimée avec franchise, et même avec chaleur. D'ailleurs sa conversation rouloit sur des idées générales, et n'étoit tres animée que lorsqu'il s'agissoit de la prosperité du nouveau monde et du bonheur de ses habitans. Sujet favori auquel elle revenoit toutes

⁵⁶ Biffé : étoit née

les foix qu'elle croyoit le pouvoir faire sans inconvénient

Bien des hommes sont destinés par l'influence de leur étoile, et sans doute de leur caractère, à passer leur vie sous les loix de ce sexe, qui domine ceux qui ne savent pas l'asservir. Je suis incontestablement de ces gens là. J'avois été l'humble adorateur d'Elvire ensuite époux assez soumis, mais elle même avoit relâché ma chaîne, par le peu de prix qu'elle sembloit y mettre.

Les mas[c]arades se succéderent les unes aux autres et le train de la société m'attacha pour ainsi dire à tous les pas⁵⁷ de Tlascala. Mon cœur m'y attachoit bien davantage. Le premier changement que j'aperçus en moi fut de sentir mes pensées s'élever, et mon âme s'agrandir. Mon caractère prit plus de décision, ma volonté plus de force. J'éprouvai le besoin de mettre mes sentiments en actions, et d'influer sur mes semblables. Je demandai et j'obtins de l'emploi.

La charge dont je fus revêtu mettoit plusieurs provinces dans ma dépendance. J'y vis les naturels opprimés par le peuple conquérant, et je pris leur défense. J'eus des ennemis puissants. J'encourus la disgrâce du Ministre. La cour même sembloit me menacer. J'opposai la plus courageuse résistance. J'obtins l'amour des Mexicains, l'estime des Espagnols, et plus que tout cela, j'inspirai un vif intérêt à la femme qui déjà possédoit toutes mes affections. A la vérité Tlascala, avoit avec moi la même réserve ou même davantage, mais son regard cherchoit le mien s'y reposoit avec complaisance, et s'en détournoit avec trouble. Elle me parloit peu, pas même de ce que j'avois fait pour les Américains. Mais lorsqu'elle m'adressoit la parole, sa respiration s'embarassoit, son haleine étoit agitée, et sa voix timide et douce donnoit au discours le plus indifférent le ton d'une intimité naissante. Tlascala croyoit trouver en moi une âme pareille à la sienne. Elle se trompoit. Son âme avoit passé en moi. Elle m'inspiroit et me fesoit agir.

Moi même je me fis quelque illusion, sur la force de mon caractère. Mes reveries devinrent des méditations. Mes idées sur le bonheur de l'Amérique prirent la forme de projets hasardeux. Mes amusements mêmes eurent une teinte d'heroïsme. Je suivois dans les bois le Jaguar et le Puma, ou même j'attaquois ces animaux féroces. Mais ce que je fesois le plus souvent, c'étoit de m'enfoncer dans les vallons sauvages au milieu des échos solitaires, seuls confident d'un amour dont je n'osai faire l'aveu à celle qui l'avoit inspiré.

Tlascala m'avoit assez deviné. Je commençois à démêler ses sentiments, et nous nous serions facilement trahi aux yeux d'un public assez clairvoyant. Nous échapâmes cependant à son attention. Le Vice Roi eut des affaires sérieuses qui suspendirent le cours des fêtes brillantes, qui étoient devenues sa passion et celle de toute le Mexique. Chacun alors prit un genre de vie moins dissipé. Tlascala se retira dans une maison qu'elle avoit au nord du lac Tezcuco⁵⁸. Je commençai par y aller souvent. Je finis par l'aller voir tous les jours. Je ne puis trop vous expliquer la manière dont nous étions ensemble. De mon côté c'étoit un culte qui tenoit du fanatisme. Du sien c'étoit un feu sacré dont elle nourrissoit la flamme dans le silence et le recueillement. L'aveu de nos sentiments étoit sur nos lèvres et nous n'osions le prononcer. Cet état étoit délicieux⁵⁹ nous en savourions la douceur et nous craignons d'y rien changer

Comme le Marquis de Torrès en étoit à cet endroit de sa narration le boémien forcé de s'occuper des intérêts de sa horde le pria⁶⁰ d'en remettre la suite au lendemain Alor[s] Rebeca s'adressant à notre inconnu lui dit. " Monsieur ne croyez vous pas que l'amour soit le plus puissant mobile qui nous puisse⁶¹ porter à la gloire et aux grandes actions.

— Madame (lui répondit il) la question que vous me proposez a deux cas très différents. D'abord

⁵⁷ *Biffé* : d'Elvire

⁵⁸ *Interl.*

⁵⁹ *Interl.* : Cet état étoit délicieux

⁶⁰ *Surch.* : forca

⁶¹ *Biffé* : guider

nous pouvons⁶² nous représenter l'homme comme un corps tout à fait inerte. C'est à dire que naturellement il n'aimeroit pas la gloire. Il est douteux qu'alors aucune femme puisse la lui faire aimer.

Dans le second cas on suposeroit un homme qui tendroit déjà vers la gloire et une femme qui⁶³ lui donneroit une impulsion dans la même direction. Nous pouvons représenter l'homme par 5 et suposer son mouvement égal 2. La femme dont il est amoureux sera un corps moindre comme 3 ayant un mouvement plus fort comme 7. Alors selon les regles de la Méchanique l'homme gagnera reellement quinze huitiemes de vitesse. Ce qui est favorable à votre systeme. Mais ce cas est très rare. Il est au contraire tres commun que l'amour soit une véritable perturbation, qui détourne du chemin de la gloire. Des lors l'homme amoureux ne suivra plus ni la direction de l'amour ni celle de la Gloire mais une diagonale résultante de la composition du mouvement. Auguste ne suivoit que son ambition. Antoine au contraire gravitant vers Cléopatre, obeit à deux atractions diferentes, et⁶⁴ suivit dans l'espace une courbe rentrante vers l'amour

— Tout ceci (dit Rébecca) n'est proprement qu'un cas particulier du probleme des trois corps. ”

Je ne savois point et je ne sais pas encore ce que c'est que le probleme des trois corps. Mais je compris qu'il appartenoit à la plus haute géometrie, car, l'inconnu parut charmé de ce qu'avoit dit Rebeca, et la regardant avec des yeux où la tendresse étoit peinte il lui dit “ Oui charmante lauré⁶⁵ vous avez complètement raison. Un pareil calcul seroit digne de vous⁶⁶. Par une integration savante vous reduiriez les diferencielles du second ordre à d'autres mieux connues, en même tems que vous sauries⁶⁷ habilement négliger des⁶⁸ valeurs moindres qui ne feroient qu'embarasser vos equations. Permettez moi cependant de vous temoigner l'admiration que vous m'inspiréz. ” En meme tems l'inconnu baisa la main de Rebeca. Je ne voulus point troubler des instants si doux. Je m'eloignai et passai la journée comme j'avois fait les précédentes.

JOURNÉE 44.

On se rassembla comme on avoit fait les jours précédents. On demanda au marquis de Torres la suite de son histoire, et il la reprit en ces termes

SUITE DE L'HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRÈS ROVELLAS.

Je vous ai parlé de mon amour pour l'adorable Tlascalca, je vous ai peint sa figure et son ame, le reste de mon histoire vous la fera mieux connoître

Tlascalca étoit convaincue des vérités de notre sainte religion, mais en même tems elle étoit pénétrée d'un saint respect pour la mémoire de ses ancetres, et dans sa croyance mitigée, elle leur avoit arrangé un paradis à part, qui n'étoit point dans le ciel mais dans quelque région mitoyenne. Elle partageoit jusqu'à un certain point les superstitions de ses compatriotes. Elle croyoit que les ombres illustres des Rois de sa race descendoient dans les nuits obscures, et venoient visiter un ancien cimetiére situé dans les montagnes. Rien au monde n'auroit pu engager Tlascalca à s'y trouver la nuit. Mais nous y allions quelqu[e]fois le jour et nous y passions bien des heures. Elle m'expliquoit les hieroglyphes gravés sur

⁶² *Biffé* : supposer

⁶³ *Biffé* : la

⁶⁴ *Biffé* : dè

⁶⁵ *Surch.* : personne charmante

⁶⁶ *Biffé* : hab

⁶⁷ *Interl.*

⁶⁸ *Biffé* : valoir

les tombaux de ses peres,⁶⁹ et les éclaircissoit par des traditions dont elle étoit parfaitement instruite.

Nous connoissons déjà la plupart des inscriptions et poussant plus loin nos recherches, nous en trouvions de nouvelles que nous débarassions de la mousse et des epines, qui les couvroient. Un jour Tlascala me montra un buisson d'une sorte d'Acanthe, et me dit que ce n'étoit pas sans dessein qu'il se trouvoit en cet endroit celui qui l'avoit planté ayant eu l'intention, d'appeler les vengeances celestes sur des manes ennemies. Elle ajouta que je ferois une bonne action en détruisant ces tiges funestes. Je pris une hache que tenoit un Mexicain, et j'abatis cet ombrage de si mauvais augure. Alors nous découvrimes une pierre plus chargée d'hieroglyphes que nous ne les avions vues jusqu'alors. " Ceci (me dit Tlascala) fut écrit après la conquête. Les Mexicains entremeloient alors leurs hieroglyphes, de quelques lettres Alphabetiques, qu'ils avoient imitées des Espagnols. Les inscriptions de ce tems la sont les plus faciles à lire. " Tlascala lut en effet, mais à mesure qu'elle lisoit une douleur croissante se peignit dans ses traits. Elle tomba sans connoissances sur la pierre qui pendant deux siecles avoit recelé la cause de sa subite horreur.

Tlascala transportée chez elle reprit quelque connoissance. Mais ce ne fut que pour proferer des discours sans liaison et qui n'exprimoient que son egarement. Je retournai chez moi la mort dans l'ame, et le lendemain je recus une lettre ainsi conçue.

Alonzo pour vous écrire j'ai rassemblé mes forces et mes idées. Ces lignes vous seront remises par le vieux Xoar qui fut mon maître dans notre langue ancienne. Conduisez le à la pierre que nous avons découverte, et qu'il en traduise l'inscription. Ma vue se trouble. Mes yeux se couvrent d'une sombre vapeur — Alonzo des spectres affreux se metent entre nous. Alonzo je ne te vois plus.

Ce Xoar étoit un Teoquixpi c'est à dire descendant des anciens pretres.⁷⁰ Je le⁷¹ conduisis⁷² au cimetiére, et lui montrai la pierre fatale. Il en copia les hieroglyphes et emporta la copie chez lui. Je me rendis chez Tlascala, elle étoit dans le délire et ne me reconut point. Le soir la fièvre paroissoit diminuée, mais le medecin me pria de ne point me faire voir.

Le lendemain Xoar m'aporta, la traduction de l'inscription Mexicaine. Elle étoit conçue en ces termes.

Moi Koatzil fils de Montésune. J'ai porté ici le corps infame de Marina, qui livra son cœur et sa patrie au détestable Cortez Chef des brigands de la mer — Esprits de mes Ancetres qui revenez ici dans les nuits obscures, Esprits que j'évoque avec les mains teintes du sang des victimes humaines — Esprits de mes ancetres rendez pour quelques instants la vie à ces restes inanimés et faites leur souffrir l'agonie et la mort.

Esprits de mes ancetres, écoutez ma voix, écoutez les maledictions qu'elle profere, voyez mes mains encore fumantes du sang des victimes humaines.

Moi Koatzil fils de Montésune. Je suis pere. Mes filles errent sur les sommets glacés des montagnes. Mais la beauté est l'attribut de notre sang illustre — Esprits de mes ancetres, si jamais une fille de Koatzil, ou la fille de ses filles ou de ses fils. Si jamais une fille de mon sang prodiguoit son cœur et ses charmes à la [race] perfide de nos conquerants. Entre les filles de mon sang s'il se trouvoit une Marina. Esprits de mes ancetres qui descendez ici dans les nuits obscures, punissez la par des tourments affreux.

Venez dans la sombre nuit sous la forme de viperes enflammées, déchirez son corps dispersez le dans le sein de la terre. Et que chacqu'un de ses lambaux ressente les douleurs l'agonie et la mort

Venez dans la sombre nuit sous la forme de vautours dont le bec sera de fer rougi au feu. Dechirez son corps dispersez le dans l'espace des airs, et que chaqu'un de ses

⁶⁹ *Biffé* : Elle

⁷⁰ *Interl.* : Ce Xoar étoit [...]

⁷¹ *Interl.*

⁷² *Biffé* : Xoar

lambeaux ressent la douleur, l'agonie et la mort.

Esprits de mes ancêtres si vous vous y refusez j'implore contre vous les dieux que je ne cesse d'abreuver de sang humain. Puissent il[s] vous faire éprouver les mêmes tourments. J'ai gravé ces imprécations moi Koatzil fils de Montesume, et j'ai planté autour de la pierre le funeste. Meskourxalha.

Il s'en faut peu que cette inscription ne fit sur moi l'effet qu'elle avoit fait sur Tlascala. J'essayai de convaincre Xoar de l'absurdité des superstitions mexicaines mais je vis bientôt que je ne devois pas l'attaquer de ce côté et lui même me montra une autre voye pour porter des consolations dans l'ame de mon amante.

“ Seigneur (me dit Xoar) il est indubitable que les esprits des Rois, reviennent dans le cimetière de la montagne, et qu'ils ont le pouvoir de tourmenter les morts et les vivants, surtout lorsqu'ils y sont invités par les imprécations que vous avez vues sur la pierre. Mais bien des circonstances en peuvent affaiblir le redoutable effet. D'abord vous avez détruit l'arbuste mal faisant planté sur cette tombe funeste. Et puis qu'y a-t-il de commun entre vous, et les farouches compagnons de Cortez. Continués à être le protecteur des Mexicains et croyez que nous ne sommes pas tout à fait ignorants dans l'art d'apaiser les esprits, et même les dieux terribles adorés jadis dans le Mexique, et que vos prêtres appellent démons. ”

Je conseillai à Xoar de ne point trop manifester ses opinions religieuses. Et je me proposai de saisir toutes les occasions de servir les naturels du Mexique. Elles ne tarderent point à se présenter. Une révolte se manifesta dans les Provinces conquises par le Vice Roi. Ce n'étoit proprement qu'une juste résistance à des oppressions très opposées aux intentions de la cour mais le sévère Vice Roi ne fit point cette distinction. Il se mit à la tête d'une armée, entra dans le nouveau Mexique, dissipa les atoulements et ramena deux Caciques qu'il destinoit à périr sur l'échafaut, dans la Capitale du nouveau monde. On alloit lire leur sentence, lorsque m'avancant dans la salle de Justice, et mettant mes mains sur les deux accusés, je prononçai ces mots “ *Los toquo por parte de el Rey !* Je les touche de la part du Roi. ”

Cette ancienne formule du droit Espagnol est encore d'une telle force, qu'aucun tribunal n'oseroit y mettre opposition, et qu'elle suspend l'exécution de tout arrêt. Mais celui qui en use se rend caution personnelle. Le vice-Roi avoit droit de me traiter, comme les rebelles qu'il alloit condamner. Il usa de son droit avec rigueur me fit jeter dans un cachot, et là se sont passés les plus doux instants de ma vie.

Une nuit. Et tout étoit nuit dans ce séjour ténébreux, j'aperçus au bout d'une longue galerie une lueur foible et pâle, qui s'avancant vers moi me fit reconnoître les traits de Tlascala. Ce seul aspect eut suffi pour faire de ma prison un lieu de délices. Mais non contente de l'embellir de sa présence, elle m'y préparoit la plus douce des surprises, l'aveu d'une passion égale à la mienne. “ Alonzo (me dit elle) vertueux Alonzo tu l'emportes. Les manes de mes pères sont apaisées ce cœur que nul mortel ne devoit posséder est devenu ton bien. Et le prix des sacrifices que tu ne cesses de faire au bonheur de mes infortunés compatriotes. ” Tlascala, eut à peine achevé ces mots qu'elle tomba dans mes bras, sans sentiments et presque sans vie. J'attribuai cet accident au saisissement qu'elle avoit éprouvé. Mais hélas la cause en étoit plus éloignée et plus dangereuse. L'horreur qu'elle avoit éprouvée dans le cimetière, la fièvre délirante qui l'avoit suivie avoit altéré sa constitution. Cependant les yeux de Tlascala, se rouvrirent à la lumière, et de célestes clartés me parurent changer ma sombre prison en un séjour radieux — Amour Dieu de ces hommes anciens qui t'adoroient parce qu'ils étoient les hommes de la nature. Divin Amour jamais ta puissance ne parut à Cnide ni Paphos comme dans les cachots du nouveau monde. Le mien étoit devenu ton temple les billots tes autels, les fers tes guirlandes. Ce prestige n'est point encore dissipé, il subsiste tout entier dans ce cœur glacé par les ans. Et lorsque ma pensée que les souvenirs agitent, veut se reporter au milieu des illusions du passé. Elle ne va point chercher le lit nuptial d'Elvire, ni la couche libertine de Laure, mais les murs d'une prison.

Je vous ai dit messieurs que le vice Roi avoit été très irrité contre moi. Son caractère impétueux l'avoit emporté sur ses principes de justice, et sur l'amitié qu'il avoit pour moi. Il expédia un vaisseau léger pour l'Europe, et son rapport me dépeignoit comme un fauteur des révoltes. Mais le navire avoit à peine mis à la voile, que l'équité du Vice-Roi reprit le dessus. Il vit l'affaire sous un tout autre jour.

Sans la crainte de se compromettre, il eut envoyé un second rapport contraire au premier. Il expédia cependant un second vaisseau chargé de dépêches conçues de manière à mitiger l'effet des premières.

Le Conseil de Madrid assez lent dans toutes ses délibérations, eut tout le temps de recevoir ce second rapport et l'on attendit assez longtemps sa réponse, elle fut telle qu'on pouvoit se la promettre de la prudence la plus consommée. L'arrêt du Conseil paroissoit dicté par la plus extrême sévérité, et prononçoit des peines capitales, contre les auteurs et les fauteurs de la révolte. Mais en suivant strictement les termes de l'arrêt il étoit difficile de trouver des coupables, et le vice-roi reçut des instructions secrètes qui lui défendoient d'en chercher.

La partie ostensible de l'arrêt fut connue la première, et porta une dernière atteinte à la vie chancelante de Tlascalá.⁷³ Un vomissement de sang une fièvre d'abord foible et lente, ensuite brûlante et continue... Le tendre vieillard ne put en dire davantage. Des sanglots étoufferent sa voix, il s'éloigna de nous pour laisser un libre cours à ses larmes. — Le reste de la journée se passa à peu près comme les précédentes.

QUARANTE-CINQUIÈME JOURNÉE

On se rassembla à l'heure accoutumée, on demanda au Marquis la suite de son histoire et il la reprit en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRES ROVELLAS.

En vous parlant de mes disgrâces je ne vous ai point dit la part que mon épouse y avoit prise. D'abord elle se fit faire plusieurs robes d'une étoffe sombre. Ensuite elle se retira dans un couvent dont le parloir devint son salon de compagnie. Elle n'y paroissoit cependant⁷⁴ qu'un mouchoir à la main et les cheveux épars. Je ne pouvois qu'être sensible à ces marques d'intérêt. Quoique absous, les formalités de la justice et la⁷⁵ lenteur naturelle aux Espagnols me firent rester encore quatre mois en prison. Dès que j'en fus sorti, je me rendis au couvent de la Marquise, et la ramenai à l'hôtel, où son retour fut célébré par une fête. Quelle fête juste ciel. Tlascalá n'étoit plus. Les plus indifférents la regretoient, par leur tristesse vous pouvez juger de ma douleur. J'y étois absorbé, et ne voyois rien autour de moi. Je fus tiré de cet état par un sentiment nouveau et flatteur.

Un jeune homme d'un naturel heureux a le désir de se distinguer. A trente ans il sent le besoin de l'estime plus tard on veut de la considération. J'en étois à l'estime et peut-être ne me l'eut-on pas accordé, si l'on eut su combien l'amour avoit de part à toutes mes actions. Mais on les attribuoit à des rares vertus soutenues par un grand caractère. Il s'y joignoit un peu de cet enthousiasme dont on se prend volontiers pour ceux qui ont occupé le public. Celui de Mexico me fit connoître la haute opinion qu'il avoit prise de moi, et ses flatteurs hommages me tirèrent de ma profonde affliction. Je sentois n'avoir pas encore mérité ce degré d'estime, mais j'espérois m'en rendre digne. Ainsi lorsque accablés par la douleur nous ne voyons plus devant nous qu'un sombre avenir, la providence soigneuse de nos destinées ralume des lueurs inespérées qui nous remettent dans le chemin de la vie. Je me proposai donc de mériter l'estime. J'eus des emplois, je les exerçai avec une probité scrupuleuse autant qu'active. Mais j'étois né pour aimer. Tlascalá occupant encore mon cœur y laissoit néanmoins un grand vide. Je cherchai les occasions de le remplir.

Quand on a passé trente ans on peut encore éprouver un grand attachement, et même l'inspirer, mais malheur à l'homme de cet âge qui veut se mêler aux jeux des jeunes amours. La gaieté n'est plus

⁷³ *Biffé* : Une fièvre

⁷⁴ *Biffé* : que le

⁷⁵ *Biffé* : nature

sur ses levres, la tendre joye dans ses yeux, l'aimable déraison dans son langage. Il cherche les moyens de plaire et n'a plus l'instinct facile qui les⁷⁶ inspire.⁷⁷ Il raisonne l'amour. La troupe maligne et folatre méprise ses lecons et fuit à tire d'aile chercher les groupes de la jeunesse.

Enfin pour parler sans poésie, j'eus des maitresses, qui me payerent de retour, mais leur tendresse avoit pour l'ordinaire quelque motif de convenance, qui ne les empechoit pas de me sacrifier à des amants plus jeunes. J'en etois quelquefois piqué, jamais affligé. Je changeois des chaines legeres contre d'autres qui n'etoient pas plus pesantes, et ces engagements me donnoient à tout prendre plus de plaisir que de peines.

Ma femme ataignit quarante ans. Les hommages l'environnoient encore, c'etoient déjà ceux du respect. On s'empressoit de l'entretenir ce n'etoit plus d'elle qu'on lui parloit. Le monde ne la quitoit point encore, mais il n'avoit plus pour elle le même charme

Le vice-Roi mourut. Ma femme avoit formé sa société d'habitude. Elle desira voir du monde chez elle. J'aimois encore la société des femmes. Il me parut agreable de la trouver en descendant seulement un escalier. La Marquise etoit pour moi presque une nouvelle connoissance. Elle me parut aimable, je me piquai de l'etre, ma fille qui est ici avec moi est le fruit de cette reunion.

Les couches tardives de la Marquise eurent sur sa santé une influence funeste. Diverses incomodités se succederent, enfin elle tomba dans une maladie de langueur qui la conduisit au tombeau. Je lui donnai des⁷⁸ pleurs sincerés. Elle avoit été ma premiere amante et ma dernière amie. Le sang nous unissoit, je lui devois ma fortune et mon rang, que de motifs de la regretter. Lorsque je perdis Tlascala, j'etois encore environé de toutes les Illusions de la vie. La marquise me laissa seul sans consolations, et dans un abattement dont rien ne pouvoit me tirer. Je m'en tirai pourtant. J'allai dans mes terres, je logeai chez un de mes vassaux sa fille trop jeune encore pour apprecier les ages, se prit pour moi d'un sentiment qui ressembloit quelque peu à de l'amour et m'a fait cueuillir quelques fleurs aux derniers jours de ma tardive automne.

Enfin l'age a glacé mes sens, mais mon cœur n'a point cessé d'etre sensible, et j'ai pour ma fille une tendresse plus vive que n'ont été mes passions. La voir heureuse et mourir dans ses bras est le vœu que je forme tous les jours. — Voila toute mon histoire, mais je crains qu'elle n'ait ennuyé notre géometre qui vient de tirer ses tablettes

“ Vous me pardonneriez (répondit l'inconnu) votre histoire m'a vivement intéressé. En vous suivant dans le chemin de la vie, et voyant une passion motrice vous elever à mesure que vous avanciez, vous soutenir au milieu de votre carriere, et vous appuyer⁷⁹ encore au déclin de votre existence, j'ai cru voir l'ordonnée d'une courbe fermée, s'avancer sur l'axe des abscises, croître selon une loi donnée, rester presque stationnaire vers le milieu de l'axe, ensuite décroître dans la proportion de son accroissement.

— En verité (dit le marquis) J'ai bien cru qu'on pouvoit tirer quelque morale de mon histoire, mais non pas la metre en equation.

— Ce n'est pas de votre histoire qu'il s'agit ici (reprit l'inconnu). C'est de la vie humaine en général. L'énergie phisique et morale, croissant avec l'age, s'arretant ensuite et déclinant, est par la même identique à d'autres forces, et soumise à des loix analogues, c'est à dire à une certaine proportion entre le nombre des années, et la quantité d'énergie mesurée par l'élévation morale. Je vais m'expliquer mieux

Soit l'espace de la vie le grand axe d'une ellipse et soit encore ce grand axe partagé en quatre-vingt-dix parties égales, ce qui est apeuprès le plus grand nombre d'années qu'on puisse vivre.

Soit encore la moitié du petit axe prise de maniere qu'elle ne surpasse pas de deux dixièmes l'ordonnée de 40 et de 50, qui sont à égale distance de 45 ; observez que les ordonnées, représentant les dégréz d'énergie ne sont pas des valeurs de même nature que les parties de l'axe qui sont des

⁷⁶ Biffé : fait trouv

⁷⁷ Biffé : la troupe

⁷⁸ Biffé : regrets

⁷⁹ Biffé : au milieu

années, mais elles en seront néanmoins des fonctions.

Nous aurons donc par la nature de l'Ellypse une courbe qui s'élèvera d'abord rapidement, restera ensuite presque stationnaire, et déclinera comme elle s'étoit élevée.

Considérons donc le moment de la naissance, comme l'origine des ordonnées, où les Y et les X sont encore égales zéro

Vous naisséz et au bout d'un an votre ordonnée est 31 dixièmes de la mesure employée pour le grand Axe. Les ordonnées suivantes ne vous offriront plus une durée de 31. Aussi la différence de rien à un être balbutiant les éléments de la raison, est-elle plus grande qu'aucune autre

L'être humain à deux ans, trois, quatre, cinq, six sept, les ordonnées⁸⁰ de son énergie sont quarante-sept dixièmes, puis 57 dixièmes, 65, 73, 79, 85 dont les différences sont 16, 11, 8, 8, 6, 6.

L'ordonnée de 14 est 115 dixièmes et la somme des différences depuis 7 n'est que 30.

À quatorze ans l'on commence à être⁸¹ jeune homme on l'est encore très fort à 21, et la somme des différences pour ces sept années n'est que 19, de là à 26 ans, elle est 14.

Observez que ma courbe représente la vie de ces hommes, dont les passions sont modérées, et dont la plus grande force est à quarante ans passés, vers quarante-cinq. Pour vous dont l'amour a été la passion motrice, votre plus grande ordonnée doit venir au moins dix ans plus tôt. À peu près vers trente ou trente cinq et vous deviez vous élever plus vite.

En effet votre plus grande ordonnée étant à 35 ans, répond à un grand diamètre de 70. Des lors l'ordonnée de 4 ans, qui chez l'homme modéré étoit de 115 dixièmes sera chez vous de 127. L'ordonnée de 21 ans au lieu de 134 est chez vous de 144. Mais aussi à 42 ans l'homme modéré peut accroître son énergie et vous déclinez déjà.

Veillez bien m'accorder quelque attention, à 14 ans vous aimez une jeune fille, à vingt ans passez vous devenez le meilleur des maris. Passé vingt huit vous faites à votre femme une infidélité bien marquée. Mais la femme que vous aimez a une [âme] élevée qui exalte la votre, et à 35 ans vous jouez dans la société un rôle glorieux.

Mais bientôt vous retombez dans le goût de bonnes fortunes, que vous aviez déjà à 28 dont l'ordonnée est égale à celle de 42.

Puis vous redevenez bon mari, comme vous l'étiez à vingt et un ans, dont l'ordonnée répond à celle de 49.

Enfin vous allez chez un de vos vassaux et vous y aimez une très jeune fille, comme vous en aimiez une à quatorze ans dont l'ordonnée répond à celle de cinquante-six.

Je vous prie cependant Monsieur le marquis de ne point croire qu'en⁸² faisant le grand diamètre de votre Ellypse de 70, je borne votre vie à ce nombre d'années. Vous pouvez aller à quatre-vingt dix et au-delà. Mais je pense que dans ce cas les dernières ordonnées seront à peu près celles de la courbe appelée Chainete. ”

Rébecca, la seule d'entre nous, qui fut en état de bien entendre le géomètre, prenoit aussi le plus de plaisir à son entretien. “ Monsieur (lui dit elle) vos idées sur l'énergie des passions montrent une grande connaissance du cœur humain et vous avez du beaucoup l'étudier.

— Madame (répondit le Géomètre) le fond de mes idées appartient proprement à mon père. Cependant je les ai beaucoup développées.

— Vous nous parlez (dit Rebecca) de votre père ou de vous même, et vous n'avez pas encore jugé à propos de nous dire votre nom ou le sien. Si vous pensiez que nous ne désirons pas vous connaître, vous vous tromperiez beaucoup.

— Madame (dit le Géomètre) mon nom est... mon nom est... ” En même temps il parut chercher dans ses poches, pour y prendre ses tablettes.

“ Monsieur (dit Rebecca) il m'a bien paru vous voir quelque penchant à la distraction. Je ne crois

⁸⁰ Biffé : seront

⁸¹ Biffé : un

⁸² Biffé : borna

pourtant pas que vous soyez asses distraït pour oublier votre nom

— Vous avez raison madame (repondit le géometre) je ne suis pas reellement distraït, mais mon pere a eu dans sa vie une distraction funeste. Il a signé le nom de son frere à la place du sien, et par la il a perdu sa maitresse, sa fortune et son rang. C'est ce qui fait que j'ai ecrit mon nom sur mes tablettes et quand je⁸³ dois le signer je le copie.

— On ne vous demande pas (dit Rebeca) de signer votre nom mais seulement de le dire. Si vous vouliez y ajouter l'histoire de votre pere et la votre, vous obligeriez sans doute toute la societé. ” Le Geometre ne se fit point prier et commença en ces termes

HISTOIRE DU GEOMETRE

Mon nom est Dom Pedre Velasquez. Je descens de l'illustre maison des Marquis de Velasquez, qui depuis l'invention de la poudre ont tous servi dans l'artillerie, et ont donné à l'Espagne, les meilleurs officiers qu'elle ait eu dans cette arme. Don Ramire Velasquez Grand maitre d'artillerie sous Philippe IV, fut fait grand d'Espagne par son successeur. Il eut deux fils qui tous deux se sont mariés. La branche ainée resta en possession des terres et de la grandesse. Mais bien loin de se livrer à la molesse des charges de cour, les Chefs de notre maison, sont toujours restes appliques, aux glorieux travaux, à qui ils devoient leurs honneurs. D'ailleurs, ils se fesoient un devoir de soutenir et proteger leurs cousins de la branche cadete. Ceci dura jusqu'à Don Sanche cinquieme Duc de Velasquez, arriere-petit-fils du fils ainé de don Ramire. Ce digne seigneur fut comme plusieurs de ses ancetres revetu de la charge et dignité de grand maitre d'Artillerie. De plus il etoit gouverneur de Galice et residoit dans cette province. Il avoit epousé une fille du duc d'Albe, et ce mariage lui donna autant de bonheur que l'alliance avec la maison d'Albe etoit honorable à notre famille. La fecondité de la Duchesse ne répondit pas aussi bien aux vœux de son epoux. Elle ne lui donna qu'une fille qui fut appellée Blanche. Le duc la destina à devenir l'epouse d'un Velasquez de la branche cadete, a qui elle transporterait par la la grandesse et les biens de notre famille. La duchesse mourut peu après avoir donné le jour à Blanche. Le Duc par respect pour sa memoire ne voulut point se remarier, et ses arangements de famille, etoient sans doute la suite de cette resolution

Mon pere qui s'apelloit Henrique, et son frere Don Carlos venoient de perdre leur pere, qui descendoit de Don Ramire au même degré que le Duc. Ce Seigneur les fit venir tous les deux, mon pere avoit alors douze ans et son frere onze. Leurs caracteres etoient tres diferents. Mon pere étoit serieux, appliqué à l'etude et excessivement sensible. Son frere etoit leger, etourdi et incapable d'aplication.

Le Duc ayant reconnu ces dispositions opposées, decida que mon pere seroit son gendre, et pour que le cœur de Blanche, ne fit pas un choix diferent du sien, il envoya Don Carlos à Paris, pour le faire elever sous les yeux du Comte de la Hereria son parent, alors ambassadeur en France.

Mon pere par ses excellentes qualités et son aplication extraordinaire, méritoit tous les jours davantage les bontés du Duc, et tous les jours aussi Blanche paroissoit s'attacher davantage au choix de son pere. Elle partageoit meme les gouts de son jeune amant et le suivoit de loin dans la cariere des sciences.

Imaginez un jeune homme dont le génie précoce saisissoit tout l'ensemble des connoissances humaines dans un age, où d'autres apeine en concoivent⁸⁴ les éléments. Imaginez ensuite ce jeune homme amoureux. Et celle qu'il aime, douée d'un esprit superieur, avide de le comprendre, heureuse de ses succès qu'elle croyoit partager. Vous aurez quelque idée du bonheur de mon pere à cette courte epoque de sa vie. Et comment Blanche ne l'auroit elle pas aimé. Il etoit l'orgueil du vieux Duc,⁸⁵

⁸³ *Biffé* : veu

⁸⁴ *Surch.* : conçoivent

⁸⁵ *Biffé* : et

l'amour de toute la province. Il n'avoit pas dix-huit ans que sa reputation, commençoit déjà à s'étendre hors des frontieres de l'Espagne.

Blanche aimoit son futur et d'amour, et d'amour propre. Mais Henrique qui estoit tout cœur et tout ame l'aimoit uniquement par tendresse Il aimoit le Duc presque autant que sa fille, et souvent il pensoit à son frere Carlos " Ma chere Blanche (disoit il à sa maitresse) ne trouvez vous pas que Carlos manque à notre bonheur. Nous avons ici bien des demoiselles aimables qui pouroient le fixer. Il est bien leger, il nous ecrit bien rarement, mais une femme douce et tendre acheveroit de former son cœur. Chere Blanche je vous adore, je chers votre pere, mais puisque la nature m'a donné un frere, pour[qu]oi faut il que nous en soyons toujours séparés. " Un jour⁸⁶ le Duc fit apeller mon pere, et lui dit " Don Henrique, Je viens de recevoir du Roi notre maitre une lettre⁸⁷ que je veux vous comuniquer. En voici le contenu.

Mon cousin,

Nous en notre conseil avons résolu, de fortifier sur de nouveaux plans les places qui servent à la defense de nos royaumes.

Nous voyons l'Europe partagée entre les systemes de Don Vauban et de Don Kohorn. Employez dans toute l'Europe les plus habiles gens à ecire sur cette matiere et envoyez nous leurs mémoires. Si nous en trouvons un qui nous satisfasse, son auteur sera chargé lui même d'exécuter les plans, qu'il aura⁸⁸ donné. Et notre magnificence Royale le recompensera en conséquence. Sur ce nous prions Dieu qu'il vous maintienne en sa sainte garde — Moi le Roi

Et bien (dit le Duc) mon cher Henrique aurés vous le courage d'entrer en lice ? Je vous en avertis⁸⁹, je vous donnerai pour rivaux les plus habiles ingénieurs, non seulement de l'Espagne mais de l'Europe entiere. "

Mon pere réfléchit un instant et puis il repondit avec assurance " Oui Monseigneur j'entre dans la cariere et je ne vous ferai pas de honte.

— Et bien (dit le Duc) faites de votre mieux, et lorsque votre travail sera fini, rien ne retardera plus votre bonheur et celui de ma fille. "

Vous imaginéz avec quelle ardeur mon pere se mit à l'ouvrage. Il y passoit les nuits et lorsque son esprit epuisé le forçoit à prendre quelque repos. Il passoit ce tems de récréation dans la societé de Blanche, parlant de leur bonheur à venir, et souvent du plaisir qu'ils auroient à revoir Don Carlos, une année se passa ainsi.

Cependant divers memoires arrivoient de tous les coins de⁹⁰ l'Espagne, et de tous les pays de l'Europe. Ils estoient cachetés et déposés dans la chancellerie du Duc. Mon pere vit qu'il estoit tems de metre la derniere main à son travail, et il le porta à un point de perfection dont je ne puis vous donner qu'une foible idée.

Il començoit par etablir les grands principes de l'attaque, et de la defense. Il monroit en quoi Kohorn s'etoit conformé à ces principes, et les fautes qu'il avoit commises en suivant les vieilles routines. Il metoit Vauban fort au-dessus de Kohorn, mais il predisoit qu'il changeroit une seconde⁹¹ foix de systeme, et l'evenement a justifié sa prédiction. Tous ces arguments estoient soutenus par une savante théorie, et de plus par des détails de construction et de localité, mais surtout par des calculs efrayant même pour les gens de l'art.

Lorsque mon pere eut ecrit la derniere ligne de son ouvrage, il lui sembla y découvrir mille défauts que d'abord il n'avoit pas apercu. Et il alla tout tremblant le présenter au Duc, qui le lui rendit le

⁸⁶ *Biffé* : mon

⁸⁷ *Biffé* : dont je

⁸⁸ *Biffé* : conçu

⁸⁹ *Biffé* : en avertis

⁹⁰ *Biffé* : l'Europe

⁹¹ *Surch.* : encore une

lendemain, en lui disant “ Mon cher neveu le prix est a vous. Je me charge de faire parvenir le mémoire ne songez qu’à votre noce elle se fera bientôt. ”

Comme le Geometre Velasquez en etoit à cet endroit de sa narration, on vint le demander pour les interets de la horde [*sic*]. Le narrateur remit au lendemain la suite de son histoire, et je passai la journée comme j’avois fait les précédentes.

QUARANTE SIXIEME JOURNÉE.

On se rassembla à l’heure accoutumée et le narrateur de la veille reprit en ces termes la suite de son histoire.

SUITE DE L’HISTOIRE DU GEOMETRE

Je vous ai dit que mon pere avoit présenté son ouvrage au Duc qui en avoit été pleinement satisfait et lui avoit promis que sa noce se feroit en peu de tems. Mon pere transporté de joye se jetta aux pieds du Duc et lui dit “ Ayez la bonté de faire venir mon frere, mon bonheur ne sera pas complet, si je n’ai celui de l’embrasser après une si longue absence. ”

Le Duc fronca le sour[c]il et lui dit “ Je prevois que Carlos nous rebattera les oreilles de la grandeur de Louis et de la splendeur de sa cour. Mais puisque tu les veux faisons le venir. ” Mon pere baisa la main du Duc et puis il alla chez sa future. Il ne fut plus question de géométrie, l’amour remplissoit tous ses moments et toutes les facultés de son ame

Cependant le Roi⁹² à qui le projet de fortification tenoit fort à cœur ordonna que tous les memoires fussent lus et examinés. Celui de mon père l’emporta tout d’une voix. Il recut du ministre une lettre qui lui anonçoit la satisfaction du Roi, et comme quoi, Sa Majesté desiroit qu’il demanda lui meme une récompense. Dans une lettre adressée au Duc, le même ministre fesoit entendre que si le jeune homme demandoit, la⁹³ charge de colonel général d’Artillerie, il l’obtiendrait peut etre.

Mon pere alla porter sa lettre au Duc, qui lui comunica celle qu’il avoit recue. Mon pere déclara qu’il ne prendroit jamais sur lui de demander un grade qu’il ne croyoit pas encore mériter et il conjura le Duc de se charger lui même de la réponse au ministre. Le Duc s’y refusa “ C’est à vous (dit il) que le ministre escrit et c’est à vous de répondre. Surement le ministre a ses raisons. Dans la lettre qu’il m’ecrit il vous appelle le jeune homme. Il est à croire que votre jeunesse interesse le Roi, et qu’on veut metre sous les yeux de Sa Majesté une lettre du jeune homme. Enfin nous saurons bien tourner nos phrases de maniere à ne pas y faire paroître trop de présomption ” Après avoir ainsi parlé le Duc se mit à son bureau et ecrivit la letre suivante.

Monseigneur,

La satisfaction du Roi qui m’est anoncée par votre Excellence, est une récompense qui doit sufire à⁹⁴ tout noble Castillan.

Cependant encouragé par vos bontés, j’ose demander l’agrément de Sa Majesté pour mon mariage avec Blanche de Velasquez, heritiere des biens et titres de notre maison. Cet etablissement ne ralentira point mon zele pour le service de Sa Majesté, heureux si je puis un jour mériter par mes travaux la charge de colonel général d’Artillerie, que plusieurs de mes ancetres ont exercé avec honneur

De Votre Excellence

Mon pere remercia le Duc, de la peine qu’il avoit prise porta la lettre chez lui, et la copia mot pour

⁹² *Biffé* : nomm

⁹³ *Biffé* : pl

⁹⁴ sufire à *surch.* : satisfaire

mot. Mais au moment d'y metre la signature, il entendit qu'on crioit dans la cour " Don Carlos est arrivé. Don Carlos est arrivé

— Qui mon frere, ou est il ? Que je l'embrasse.

— Signez donc (dit le courier qui devoit porter la lettre au ministre) "

Mon pere, plein de sa joye, et pressé par le courier, signa Carlos Velasquez au lieu de Henrique, cacheta la lettre et courut embrasser son frere.

Les deux freres s'embrasserent en efet, mais Don Carlos, se reculant aussitot se prit à rire de toutes ses forces. " Mon cher Henrique (dit il) tu ressembles comme deux gouttes d'eau au Scaramouche de la comedie Italiene. Ta gonille te prend le menton comme un plat à barbe, mais c'est egal alons voir le bonhomme. "

Ils monterent ches le vieux Duc et Don Carlos pensa l'etoufer en l'embrassant, ce qui etoit alors du bel air à la cour de France. Ensuite il lui dit " Mon cher oncle, ce bonhomme d'ambassadeur m'a donné une letre pour vous mais j'ai eu soin de l'oublier chez mon baigneur. Au reste c'est egal. Gramont Roquelaure et tous les vieux vous embrassent.

— Mon cher Carlos (dit le Duc) je ne connois aucun de ces messieurs

— Tampus pour vous (reprit Carlos) Ils sont fort bons à connoitre. Mais où donc est ma future belle sœur, elle doit etre fort aimable. "

Blanche entra dans cet instant. Carlos s'avança vers elle d'un air dégagé, et lui dit " Ma divine sœur, Chez nous à Paris la coutume est d'embrasser les femmes. " Et il l'embrassa en efet, au grand etonnement de Henrique, qui n'avoit jamais vu Blanche, qu'au milieu de ces Duegnes, et n'avoit jamais osé lui baiser la main.

Don Carlos dit et fit encore mille choses inconvenables qui affigerent sincerement Henrique et firent froncer les sourcils du Duc. Enfin ce Seigneur lui dit " Allez quiter votre habit de voyage. Il y aura bal ce soir. Rapellez vous, que ce qui passe pour gentillesse de l'autre coté des Pirenées passe ici pour impertinence. "

Don Carlos sans se déconcerter lui répondit " Mon cher oncle. Je vais metre le nouvel uniforme que Louis quatorze vient de donner à ses courtisans, et vous verrez que ce Prince est grand dans tout ce qu'il fait. J'engage ma belle cousine pour une Sarabande C'est une danse Espagnole, mais vous verrez ce que nos Francois en ont fait. "

Après avoir ainsi parlé Don Carlos se retira en frédonant un air de⁹⁵ Lully. Henrique tres affligé de ses travers voulut l'excuser auprès du Duc et de Blanche. Il prenoit une peine inutile, car le Duc etoit déjà trop prevenu contre lui, et Blanche ne l'etoit pas du tout.

Enfin le bal comença. Blanche y parut habillée non pas à l'Espagnole, mais à la Françoise. Ce qui surprit tout le monde. Elle dit que cet habit lui avoit été envoyé par son grand oncle l'ambassadeur. Cependant on ne laissa pas que de s'ettoner.

Don Carlos se fit longtems attendre. Enfin il parut habillé comme on l'etoit à la cour de Louis quatorze. Il avoit un juste au corps de velours bleu, brodé en argent echarpe blanche brodée de même, aiguillettes pareilles rabat en⁹⁶ point d'alençon et une peruque blonde d'un enorme volume. Cet ajustement, qui etoit magnifique en lui même, le paroissoit d'autant plus, que nos derniers Rois de la maison d'Autriche avoient introduit en Espagne un costume tres mesquin. On avoit même abandonné la fraize qui l'auroit un peu relevé, pour la gonille, telle que vous la voyez porter aujourd'hui aux alguazils et autres hommes de loi. Ce qui ressembloit veritablement à l'habit de Scaramouche comme l'avoit tres bien observé Don Carlos.

Notre etourdi, déjà tres diferent par ses habits des cavaliers Espagnols, s'en distinguoit encore plus par la maniere dont il entra dans la⁹⁷ sale. D'abord il ne salua, ni ne fit de politesse à qui que ce fut. Mais du plus loin qu'on put l'entendre il cria aux musiciens " Taisez vous marauts. Si vous jouez autre

⁹⁵ *Biffé* : balet

⁹⁶ *Surch.* : de

⁹⁷ *Biffé* : Chambre

chose que ma Sarabande, je vous donnerai de vos violons sur les oreilles. ” Ensuite il distribua les partitions qu’il avoit apportées, alla chercher Blanche et la conduisit au milieu de la sale pour danser avec elle.

Mon pere convient que Carlos dansa superieurement et Blanche qui avoit infiniment de graces naturelles se surpassa en cette occasion. Lorsque la Sarabande fut finie, toutes les femmes se leverent à la foix et firent compliment à Blanche. Mais tout en la comblant d’eloges. Elles tournoient les yeux sur Carlos de maniere à lui faire comprendre, qu’il etoit lui le véritable objet de leur admiration. Blanche ne s’y trompa point. Et le sufrage secret des femmes releva à ses yeux le mérite du jeune homme.

Pendant tout le reste de la soirée Don Carlos ne quita plus Blanche, et lorsque son frere vouloit l’approcher, il lui disoit. “ Henrique mon ami, Vas t’en un peu calculer quelque courbe, tu auras tout le tems d’ennuyer Blanche quand elle sera ta femme. ” Blanche par des rires immodérés, encourageoit ces propos insultants, et le pauvre Henrique, se retiroit confus. Lorsque le souper fut servi Don Carlos, donna la main à Blanche et fut se placer avec elle au haut de la table. Le Duc fronça le sourcil, mais Henrique le pria de ne point faire de peine à son frere. Don Carlos, pendant le souper, entretint la société des fetes que donnoit Louis. Surtout du nouveau balet *Les Galanteries dans l’Olympe* ou ce prince avoit représenté lui meme le personnage du Soleil. Il dit qu’il savoit parfaitement ce pas. Que Blanche feroit le role de Diane. Il distribua également les autres roles et avant qu’on se leva de table le balet etoit arangé. Henrique quita le bal et Blanche ne s’aperçut pas de son absence

Le lendemain matin Henrique alla rendre ses devoirs à Blanche à l’heure accoutumee. Il la trouva répétant un pas avec Carlos. Trois semaines se passerent ainsi. Le Duc etoit devenu sombre et chagrin. Henrique dévorait ses douleurs. Carlos disoit mille impertinences que les femmes de la ville recueilloient comme autant d’oracles. Blanche avoit la tête remplie des modes de Paris, du Balet de l’Olympe. Elle ne scavoit pas un mot de ce qui se passoit autour d’elle.

Un jour comme on etoit a table. Carlos reçut une dépêche de la cour. C’etoit une lettre du ministre Il la lut tout haut elle etoit ainsi conçue

Seigneur Don Carlos de Velasquez

Le Roi agrée votre mariage avec Blanche de Velasquez, confirme la Grandesse et vous donne la charge de colonel général d’Artillerie

Votre affectionné

“ Qu’est ceci ? (dit le duc furieux) Quest-ce que le nom de Carlos fait ici. C’est Henrique que Blanche doit epouser. ”

Mon Pere pria le Duc de l’ecouter avec patience puis il lui dit “ Monseigneur j’ignore comment le nom de mon frere se trouve ici à la place du mien. Mais je suis sur qu’il n’y a pas de sa faute, ou plustot il n’y a de la faute de personne. Ce changement de nom entroit dans les vues de la providence. En efet monseigneur vous devez vous etre aperçu que Blanche n’a aucune inclination pour moi, et qu’elle en a au contraire beaucoup pour Don Carlos. Ainsi sa main, ses bien ses titres lui appartiennent, et je n’y ai aucun droit. ”

Le Duc s’adressa à sa fille et lui dit “ Blanche que dois-je croire de tout ceci. ” Blanche s’évanouit, pleura, et finit par avouer qu’elle aimoit Don Carlos.

Le Duc au desespoir dit à mon pere “ S’il t’a enlevé ta maitresse, il ne peut t’enlever la charge de Colonel général. C’est toi qui l’as méritée et j’y joindrai une partie de mon bien.

— Monseigneur (repondit Henrique) tout votre bien appartient à votre fille. Pour ce qui est de la Charge de Colonel général le Roi l’a donnée à mon frere, et certes il a bien fait, car l’état où se trouve mon ame, ne permet de servir ni dans ce grade ni dans aucun autre. Permettez moi de me retirer.⁹⁸ J’irai dans quelque saint asyle repandre ma douleur aux pieds des autels et l’offrir en sacrifice à celui qui a souffert pour nous. ” Mon pere quitta la maison du Duc et entra dans un couvent de Camaldules, où il prit l’habit de novice. Don Carlos epousa Blanche la noce se fit sans bruit le Duc se dispensa d’y paroître. Blanche tout en desesperant son pere s’affligeoit des maux qu’elle avoit causé. Et Carlos

⁹⁸ Biffé : Je vais

malgré son efronterie habituelle se trouva un peu déconcerté de la tristesse générale.⁹⁹

Le Duc tomba serieusement malade. Il envoya son homme de confiance Alvar, dans le couvent des Camaldules, pour avoir la permission de faire venir en ville le novice Henrique. Alvar se rendit au couvent¹⁰⁰ et s'aquita de sa comission. Les Camaldules ne lui répondirent point parce qu'il¹⁰¹ ne leur est point permis de parler, mais ils le conduisirent dans la celule du novice. Mon pere etoit couché sur la paille nud, et enchainé par le milieu du corps. Il reconnut Alvar et lui dit " Ami Alvar, comment trouves-tu la Sarabande que j'ai dansée hier. Louis quatorze en a été content. Ces marauts de musiciens ont mal joué. Et Blanche qu'en dit-elle. Blanche, Blanche Malheureux répons moi. " Alors mon pere agita ses chaines, se tordit les bras et tomba dans un afreux accès de rage. — Alvar se retira en fondant en larmes et fit au Duc le triste récit de ce qu'il avoit vu.

Le lendemain la goutte du Duc lui remonta dans l'estomac et l'on desespera de ses jours. Près de mourir il se tourna du coté de sa fille et lui dit. " Henrique me suivra de près. Nous te pardonnons. " Ce furent ses dernieres parolles. Elles s'insinuerent dans l'ame de Blanche comme un poison qui penetreroit dans les veines. Elle tomba dans une afreuse melancolie

Le nouveau Duc fit ce qu'il put pour distraire sa jeune epouse, ne pouvant y parvenir, il l'abandonna à sa tristesse et fit venir de Paris une fameuse courtisane apellée la Jardin. Blanche se retira dans un couvent

La charge de Colonel général d'Artillerie ne pouvoit convenir au Duc. Il essaya cependant de l'exercer Mais ne pouvant en venir à son honneur, il donna sa démission et demanda une charge de cour. Le Roi le fit grand Chambellan, et il s'establit à Madrid avec la Jardin.

Mon pere passa trois ans chés les Camaldules. Ces bons peres par des soins assidus, et une patience Angélique parvinrent, à lui rendre la raison. Alors il alla à Madrid et se fit anoncer chez le Ministre. Ce Seigneur le fit entrer et lui dit. " Seigneur Don Henrique Votre affaire est venue à la connoissance du Roi qui m'en a voulu de la méprise, ainsi qu'à mes bureaux. Mais je lui ai montrée votre letre signée Don Carlos Velasquez. Je l'ai serrée precieusement et tenez la voila. Dite moi s'il vous plait pourquoi vous n'y avez pas mis votre nom. "

Mon pere prit la letre reconnut son ecriture et dit au ministre. " Je me rapelle qu'à l'instant ou je signois cette lettre, on vint m'anoncer l'arrivée de mon frere. La joye que j'en ai ressentie m'aura fait mettre le nom de mon frere à la place du mien. Mais ce n'etoit pas cette méprise qui a causé mon malheur. Lors meme que le brevet eut été expédié en mon nom, je n'aurois pas été en etat d'exercer cette charge. Aujourdhui ma tête est remise, et je me crois en etat de remplir les vues, que Sa Majesté avoit à cette epoque

— Mon cher Henrique (dit le ministre) tout le projet de fortifications est tombé dans l'eau. Et à la cour nous n'avons pas coutume de rapeller les choses oubliées. Tout ce que je puis vous ofrir est la place de Comandant de Ceuta. C'est là tout ce que j'ai de vaquant. Encore faudra t il que vous partiez sans voir le Roi. J'avoue que cette place est au dessous de vos talents, et à votre age il est cruel de se confiner sur un rocher de l'Afrique

— C'est là précisément (répondit mon pere) ce qui me fait accepter ce poste. Je croirai quitant¹⁰² l'Europe, echapper à la cruelle influence de ma destinée, et qu'en allant, dans une autre partie du monde,¹⁰³ j'y pourai trouver le bonheur et la paix, sous l'influence d'astres plus favorables. " Mon pere se hata de prendre ses provisions de comandant. Ensuite il alla s'embarquer à Algésiras, et arriva heureusement à Ceuta. En y débarquant il éprouva un sentiment delicieux, il lui sembla toucher au port après de longs orages.

Le premier soin du nouveau Comandant fut de bien connoitre tous ses devoirs, non seulement pour

⁹⁹ *Biffé* : / Mon pere le reconnut et lui dit " Ami A

¹⁰⁰ *Biffé* : et demenda à voir

¹⁰¹ *Surch.* : que cela

¹⁰² *Biffé* : l'Espagne

¹⁰³ *Biffé* : j'y deviendrai comme un homme nouveau. Enfin que

les remplir, mais pour faire mieux s'il étoit possible. Quelque gout qu'il eut pour les fortifications il s'occupa peu de cet objet, parceque la place environnée d'ennemis barbares, étoit toujours assés forte pour leurs résister. Mais il employa toutes les ressources de son génie à améliorer le sort de la garnison et des habitants, et leur procurer toutes les jouissances dont leur position étoit susceptible. Renonçant pour y réussir à bien des avantages et profits dont les comandants avoient jouï jusqu'à alors. Cette conduite le rendit l'idole de la petite colonie Mon pere prit encore des soins infinis des prisonniers d'état, qui étoient sous sa garde, et quelquefois il s'ecarta en leur faveur de la stricte regle qui lui étoit prescrite, soit en leur facilitant quelques moyens de correspondance avec leur famille, soit en leur procurant d'autres douceurs.

Lorsque tout fut à Ceuta aussi bien que possible, mon pere recommença à se livrer à l'étude des sciences exactes. Les deux freres Bernouilly fesoient alors retentir le monde savant du bruit de leurs querelles. Mon pere en plaisantant les apelloit Eteocle, et Polynice. Mais au fond il prenoit à cette guerre le plus vif interet. Souvent il se meloit au combat par des ecrits anonymes, qui fournissoient à l'un ou l'autre parti des secours inattendus. Lorsque le grand probleme des Iso-perymetres fut soumis à l'arbitrage des quatre plus grands geometres mon pere leur fit parvenir des methodes d'Analyse qu'on peut regarder comme des chef d'œuvres d'invention. Mais on n'imagina point que leur auteur put se résoudre à garder l'incognito. Et l'on ne manqua point de les atribuer tantot à l'un tantot à l'autre des deux freres. On se trompoit, mon pere aimoit les sciences et non pas la réputation qu'elles donnent. Ses malheurs l'avoient rendu farouche et timide. Jacques Bernouilly mourut au moment de remporter une victoire complete, son frere resta maitre du champ de bataille, mon pere vit bien qu'il s'étoit trompé en ne considérant qu'un element de la courbe mais il ne voulut point prolonger une guere qui fesoit la désolation du monde savant. Cependant Bernouilly ne pouvoit vivre en paix. Il déclara la guerre au marquis de l'hospital, et quelques années plus tard à Neuvton lui meme. Le sujet de ces dernieres hostilités étoit l'analyse infinitesimale, que Leybnitz avoit inventée en même tems que Neuvton et dont les Anglois avoient fait une affaire nationale.

Ainsi mon pere passa les plus belles années de sa vie, à considerer de loin, ces grandes batailles, où les plus grands génies du monde, combatoient avec les armes les plus acérées que l'esprit humain se soit jamais forgé.

Cependant la passion que mon pere avoit pour les sciences exactes, ne l'empêchoient pas d'en cultiver d'autres Les rochers de Ceuta, sont l'asyle de nombre d'animaux marins, qui tiennent de tres près à la nature des plantes et forment la transition entre ces deux regnes. Mon pere en avoit toujours quelques uns enfermés dans des bocaux, et se plaisoit à observer les merveilles de leur organisation. Les recherches dans la Phy[s]ique n'étoient pas moins interessantes. Jean Rey chimiste françois dont les ouvrages ont paru en 1630, avoit eu des idées lumineuses sur les chaux metalliques, Robert Boyle et son eleve Mayow avoient poussé plus loin les experiences. Mon pere les avoit répétées et perfectionnées.¹⁰⁴ Mon pere avoit encore une bibliotheque complete de tous ces ouvrages de l'antiquité qu'on peut regarder comme sources historiques. Il avoit fait cette collection à dessein d'apuyer par les faits les principes de probabilité, developés par Nicolas Bernouilly dans son livre intitulé *ars conjectandi* Je vous en ai dit quelque chose, l'autre jour. Ainsi mon pere vivant par la pensée, passant alternativement de l'observation à la méditation étoit presque toujours enfermé chez lui. La tension continuelle de son esprit lui fesoit oublier cette cruelle epoque de sa vie, où sa raison même avoit sucumbé sous le fait du malheur. Mais souvent le cœur reprenoit tous ses droits. Ce qui arrivoit surtout vers le soir, lorsque sa tete s'étoit epuisé par le travail de la journée. Alors comme il n'étoit point accoutumé à chercher des distractions hors de chez lui. Il montoit sur sa térasse. Il regardoit la mer, et l'horison borné au loin par les cotes de l'Espagne. Cette vue lui rapelloit les jours de gloire, où cheri de sa famille, aimé de sa maitresse, admiré des hommes de mérite Il croyoit avoir réuni tout le bonheur accordé aux humains. Epoque brillante où son ame, enflamée du feu de la jeunesse éclairée des lumieres de l'age mur, s'ouvroit à la foix à tous les sentiments qui font les delices de la vie, ainsi qu'à

¹⁰⁴ *En marge* : Les recherches [...]

toutes les conceptions qui font l'honneur de l'esprit humain. Ensuite il se representoit son frere lui enlevant sa maitresse, ses biens, ses honneurs, et lui etendu sur la paille et privé de raison. Quelquefois il prenoit sa guitare et jouoit la fatale Sarabande qui avoit décidé Blanche en¹⁰⁵ faveur de Don Carlos. Cette musique lui arrachoit des larmes, et lorsqu'il avoit pleuré il se sentoit soulagé. Quinze ans se passerent ainsi.

Un soir le Lieutenant de Roi¹⁰⁶ ayant à faire à mon pere, vint chez lui, et le trouva dans un de ses accès de mélancolie. Après y avoir un peu reflechi il lui dit “ Notre cher Comandant je vous prie de m'accorder un peu d'attention, vous êtes malheureux, vous souffrez ce n'est point un secret. Nous le savons tous et ma fille le sait aussi. Elle avoit ci[n]q ans lorsque vous vintes à Ceuta. Et depuis lors il ne s'est point passé de jour, où elle n'ait¹⁰⁷ entendu parler de vous, avec admiration, car vous etes le génie¹⁰⁸ tutelaire de notre petite colonie. Souvent Inez¹⁰⁹ m'a dit “ Si notre cher comandant sent si fort ses peines, C'est que personne ne les partage. ” Venez nous voir cela vaudra mieux que de compter les vagues de la mer. ” Mon pere se laissa conduire chez Inez de Cadanza l'epouse et je suis né dans la premiere année de¹¹⁰ leur mariage.

Lorsque mon foible individu eut vu le jour, mon pere me prit dans ses bras, et levant les yeux au ciel il dit cette priere “ Oh puissance incommensurable qui as l'immensité pour exposant. Dernier terme de toutes les progressions ascendantes. O mon Dieu, voila encore un etre sensible que tu as jetté dans l'espace. S'il doit etre aussi miserable que l'a été son pere. Puisse ta bonté le marquer du signe de la soustraction. ”

Après cette priere mon pere me serra contre son cœur et dit “ Non mon pauvre enfant, tu ne seras point malheureux comme je l'ai été. Je jure le Saint nom de Dieu que jamais je ne t'enseignerai les mathématiques. Mais tu sauras la Sarabande, le balet de Louis quatorze, et toutes les impertinences qui parviendront à ma connoissance. ” Ensuite mon pere me baigna de ses larmes et me rendit à la sage femme.

Or je vous prie de faire attention à la bizarerie de ma destinée.¹¹¹ Mon pere fait vœu de ne jamais m'enseigner les mathematiques et de me¹¹² donner une connoissance aprofondie de la Sarabande. Et bien c'est l'inverse qui a lieu. Car je me trouve avoir une grande connoissance des sciences exactes. Et je n'ai jamais pu aprendre, je ne dis pas la Sarabande qui n'est plus de mode, mais aucune autre danse. A la verité voyant danser des contredanses angloises j'en ai trouvé deux dont les figures pouvoient etre representées par des formules. Mais je n'ai pu parvenir à les danser moi meme.

Comme Velasquez en etoit à cet endroit de sa narration, le Chef Boemien, le pria d'en remettre la suite au lendemain, et la journée se passa apeuprès comme les précédentes.

QUARANTE SEPTIEME¹¹³ JOURNÉE

On se rassembla à l'heure accoutumée, on demanda à Velasquez la suite de son histoire et il la reprit en ces termes.

¹⁰⁵ *Biffé* : sa

¹⁰⁶ *Biffé* : de

¹⁰⁷ *Biffé* : pas

¹⁰⁸ *Surch.* : dieu

¹⁰⁹ *Surch.* : elle

¹¹⁰ *Biffé* : de lan

¹¹¹ *Interl.* : de ma destinée.

¹¹² *Biffé* : fa

¹¹³ *Surch.* : quatrieme [pour lever toute ambiguïté, Potocki a écrit au-dessus de sa correction : 47]

J'ai eu l'honneur de vous raconter comme quoi j'étois né, et comme quoi mon pere, m'avoit pris dans ses bras, et avoit fait sur moi une priere geometrique et avoit ensuite juré qu'il ne m'apprendroit pas la Géometrie.

Environs six semaines après ma naissance, mon pere, vit entrer dans le port un petit chebek, qui ayant jette l'ancre envoya sa chaloupe à terre. De cette chaloupe sortit un vieillard courbé par l'age et vetu comme l'étoient les oficiers du Duc Velasquez C'est à dire en juste au corps verd, passements d'or et d'ecarlate, les manches pendantes, la ceinture gallieue et l'epée pendue au baudrier. Mon pere prit son telescope, et crut reconnoitre le vieux Alvarez. C'étoit lui en efet. Il avoit de la peine à marcher. Mon pere courut au port. Il embrassa son vieux Serviteur et tous les deux, manquerent mourir de l'impression qu'ils eprouverent en cet instant. Ensuite Alvarez dit à mon pere qu'il venoit de la part de la Duchesse Blanche retirée au couvent des Ursulines et il lui remit une lettre concue en ces termes.

Seigneur Don Henrique

Une infortunée, qui a causé la mort de son pere et fait le malheur de votre vie ose se rapeller à votre¹¹⁴ mémoire.

En proye aux remords, je m'étois vouée, à des pénitence dont l'austerité eut raproché le terme. Alvar m'a représenté que ma mort rendant au Duc sa liberté, pouvoit aussi lui donner¹¹⁵ des heritiers, et qu'en prolongeant mes jours, je pouvois au contraire, vous conserver son héritage. Cette considération m'a déterminé à vivre. Je renonçai aux jeunes austeres, je quitai le silice, et je bornai ma pénitence à la retraite et à la priere.

Le Duc qui ne cesse de se livrer aux dissipations les plus mondaines, a fait presque tous les ans quelque maladie sérieuse. Et plusieurs foix j'ai cru qu'il vous mettoit en possession des titres et biens de notre maison. Mais le ciel veut aparament vous laisser dans une obscurité si peu faite pour vos talents. J'apprens que vous avez un fils. Peutetre pourai je lui conserver les avantages dont mes fautes vous ont privé. J'ai cependant veillé ici sur ses interets et sur les votres. Les fiefs allodiaux de notre maison ont toujours appartenu à la branche cadete, mais comme vous ne les reclamiez point on les a joint à ceux qui avoient été destines à mon entretien. Le revenu de quinze années vous sera remis par Alvar, et vous prendrez avec lui pour l'avenir les arrangements que vous croirez convenables. Des motifs qui tiennent au caractere du Duc Velasquez m'ont empeché de vous faire cette restitution plus tot. Adieu Seigneur Don Henrique. Il n'y a point de jour, où je n'eleve ma voix penitente, et n'appelle les benediction du ciel sur vous et sur votre heureuse epouse. Priez aussi pour moi et ne répondez pas à cette lettre.

Je vous ai déjà dit le pouvoir que les souvenirs exercoient sur l'ame de Don Henrique. Et vous pouvez croire que cette lettre dut les renouveler. Il fut plus d'une année sans pouvoir revenir à ses occupations favorites. Mais les soins de son epouse l'afection qu'il me portoit et plus que tout cela, la resolution générale des equations dont les géometres commençoient à s'occuper. Enfin toutes ces causes réunies, eurent l'effet de rendre à son ame du ressort et de la tranquillité. L'accroissement de son revenu, lui permit aussi d'augmenter sa bibliotheque et son cabinet de physique. Il parvint même à monter un observatoire tres bien fourni d'instruments. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il se livra à son penchant pour¹¹⁶ la bienfaisance. Je puis vous assurer que je n'ai pas laissé à Ceuta un seul individu, qui fut veritablement à plaindre, parce que mon pere employoit toutes les ressources de son genie, à procurer à chacun une subsistance honete. Le detail que je pourrois vous en faire vous interesseroit surement, mais je n'oublie pas que je me suis engagé à vous raconter mon histoire et je

¹¹⁴ *Biffé* : souvenir

¹¹⁵ *Biffé* : sa liberté

¹¹⁶ *Surch.* : à

ne dois pas sortir de l'énoncé de ma proposition. Autant que je m'en rapelle la curiosité, a été ma première passion On ne voit dans les rues de Ceuta ni chevaux ni voitures, et les enfants n'y courent point de dangers. On me laissoit donc courir autant que je le voulois. Je satisfaisois ma curiosité en allant au port et remontant à la ville cent fois par jour. J'entrois même dans toutes les maisons, dans les arsenaux les magasins, les ateliers, regardant les ouvriers, suivant les portefaix questionnant les passants. Partout on s'amusoit de ma curiosité, partout on s'empressoit à la satisfaire mais il n'en n'étoit pas de même dans la maison paternelle

Mon pere avoit fait batir dans une cour de sa maison un pavillon séparé, où il avoit sa bibliotheque, son cabinet et son observatoire. L'entrée de ce pavillon m'étoit interdite. Je ne m'en embarassai pas beaucoup dans les comencements, mais ensuite cette prohibition excitant ma curiosité, fut je crois un puissant aiguillon qui hata mes pas dans la carriere des sciences. La première science à laquelle je m'appliquai fut la Conchyologie. Mon pere se rendoit souvent sur les bords de la mer près d'un rocher où l'eau étoit dans les tems calmes aussi transparente qu'une glace. Il y examinoit les mœurs des animaux marins et lorsqu'il trouvoit quelque coquille d'une belle conservation il l'emportoit chez lui. Les enfants sont imitateurs, et je devins conchyologiste. Mais il m'arriva d'être pincé par les crabes, piqué par les oursins, brûlé par les orties de mer. Ces inconvénients me dégouterent de l'histoire naturelle et je m'attachai à la Physique

Mon pere avoit besoin d'un ouvrier pour changer, raccomoder, ou imiter les instruments qui lui venoient d'Angleterre. Il enseigna cet art à un maître canonier à qui la nature avoit donné quelque talent. Je passai presque tout mon tems chez cet apprenti mechanicien et je l'aidai dans son travail. J'acquis des connoissances pratiques, mais il m'en manquoit une tres essentielle, je ne savois lire ni écrire

J'avois pourtant huit ans finis, mais mon pere disoit que pourvu que je susse signer mon nom et danser la Sarabande, il ne m'en falloit pas davantage. Nous avions à Ceuta un vieux pretre relegué pour je ne sais quelle intrigue de cloître. Il étoit fort estimé de tout le monde.¹¹⁷ et venoit souvent nous voir. Ce bon eclesiastique voyant que j'étois si fort négligé, représenta à mon pere qu'on ne m'avoit pas instruit dans ma religion, et s'offrit à me l'enseigner. Mon pere y consentit, Sous ce pretexte le¹¹⁸ pere Anseleme¹¹⁹ m'aprit à lire écrire et compter. Mes progrès furent rapides, surtout dans l'Arithmetique, où je ne tardai pas à surpasser mon maître.

J'ateignis ainsi ma douzieme année, et pour mon age, j'avois beaucoup de connoissances mais je me gardois bien d'en faire parade devant mon pere, ou si cela m'arrivoit, il ne manquoit pas de me lancer un regard severe et de me dire " Apprens à danser la Sarabande mon ami aprens à danser la Sarabande, et laisse la des choses qui ne serviroient qu'à te rendre malheureux. " Alors ma mere me fesoit signe de me taire et donnoit un autre tour à la conversation.

Un jour que nous étions à table, et que mon pere me recomandoit encore de sacrifier aux graces. Nous vimes entrer un homme d'environ trente ans habillé à la françoise. Il nous fit une douzaine de réverences de suite après quoi voulant faire je ne sais quelle pirouete¹²⁰ il heurta un domestique qui portoit la soupe et la fit tomber. Un Espagnol se seroit confondu en excuses, l'étranger n'en fit point, il fit autant d'eclats de rire qu'il avoit fait de reverences¹²¹. Après quoi il nous dit en tres mauvais espagnol. Qu'il s'apelloit le marquis de Folencour, qu'il avoit été forcé de quitter la france pour une affaire d'honneur, et qu'il nous prioit de lui donner un asyle jusqu'à ce que son affaire fut arrangée.

Folencour n'eut pas plutot terminé son compliment, que mon pere se levant avec une extreme vivacité lui dit " Monsieur le Marquis vous êtes l'homme que j'atendois depuis longtems regardez ma maison comme la votre, et daignez seulement donner quelques soins à l'education de mon fils. S'il

¹¹⁷ *Biffé* : Ce bon e

¹¹⁸ *Surch.* : mon

¹¹⁹ *Interl.*

¹²⁰ *Biffé* : il portoit un

¹²¹ *Biffé* : en entrant

peut un jour vous ressembler je me regarderai comme le plus heureux des peres. ” Si Folencour eut su le sens que mon pere attachoit à ce qu’il venoit de dire, il n’en n’eut peutetre pas été tres flaté, mais il prit son compliment dans le sens le plus litteral, et en parut fort content. Il en redoubla même d’impertinence, faisant de continuelles allusions à la beauté de ma mere et à l’age de mon pere, qui cependant ne se lassoit pas de lui applaudir et de me le faire admirer.

Sur la fin du diné, mon pere demenda au Marquis, s’il pouvoit m’enseigner la Sarabande. Au lieu de répondre mon instituteur se prit à rire plus fort qu’il n’avoit encore fait, et lorsqu’après les plus grands eclats il fut enfin revenu à lui même. Il nous assura que depuis vingt siecles on ne dansoit plus la Sarabande, mais seulement le passepied et la bourée. En même tems il tira de sa poche un de ces instruments que les maitre de danse appellent pochete et joua les airs de ces deux danses. Lorsqu’il eut fini mon pere lui dit d’un air fort serieux “ Monsieur le Marquis vous jouez la d’un instrument que peu d’hommes de qualité savent manier et vous feriez croire que vous avez été maitre de danse. Au surplus vous en seriez même plus propre à remplir mes vues. Je vous prie de commencer des demain à former mon fils, et le rendre tout à fait semblable à un Seigneur de la cour de France. ”

Folencour convint que divers malheurs, l’avoient forcé à faire quelque tems l’etat de maitre de danse, mais que n’en n’étant pas moins homme de condition, il n’en seroit que plus propre à former un jeune seigneur. Il fut donc décidé que je prendrois des¹²² le lendemain ma premiere leçon de danse et de belles manieres. Mais auparavant je dois vous parler d’une¹²³ conversation que mon pere eut le même soir avec son beau pere. Je n’y avois guere pensé depuis mais dans ce moment elle me revient à l’esprit et peutetre pourra t elle vous interesser.

La curiosité me retenant ce jour la auprès de mon nouveau mentor, je ne songeai point à courir les rues, et passant auprès du cabinet de mon pere j’entendis qu’elevant la voix avec emportement, il disoit à Cadanza “ Mon cher beau pere je vous en avertis pour la derniere foix. Si vous continuez vos envoys dans l’interieur de l’Afrique je vous dénoncerai au ministre.

— Mon cher beau fils (répondit Cadanza) Si vous voulez entrer dans nos mysteres rien ne sera plus aisé. Ma mere etoit une Gomélez et le même sang coule dans les veines de votre fils.

— Monsieur Cadanza (reprit mon pere) je comande ici pour le Roi, et je n’ai que faire des Gomelez et de leur secrets. Soyez sur que des demain je rendrai compte au ministre de notre conversation.

— Et vous (dit Cadanza) soyez sur que le ministre vous defendra de lui faire à l’avenir de rapports sur ce qui nous regarde ”

Leur conversation, n’alla pas plus loin. Le secret des Gomélez m’occupa tout ce jour et une partie de la nuit, mais le lendemain le maudit Folencour me donna ma premiere leçon de danse, qui tourna tout autrement qu’il ne l’avoit esperé, et dont l’efet fut de diriger toutes mes idées du coté des mathématiques. Mon Père voulut assister à cette premiere leçon et¹²⁴ ma mère¹²⁵ y fut aussi presente. Folencour encouragé par de tels egards, oublia tout à fait qu’il se fut donné pour un homme de qualité, et fit un asses long discours en l’honneur de la danse qu’il apella son art. Ensuite il observa que j’avois les pieds en dedans, et voulut me faire envisager cette habitude comme honteuse et tout à fait incompatible avec la qualité d’homme d’honneur. Je tournai donc les pointes en dehors, et j’essayai de marcher suivant cette methode qui etoit rellement contraire aux loix de l’équilibre. Folencour¹²⁶ ne s’en contenta point. Il exigea encore que j’eusse les pointes basses. Enfin emporté par l’impatience et la malice, il me poussa par deriere. Je tombai sur le nez et me fis beaucoup de mal. Folencour ce me semble me devoit des excuses, mais bien loin d’en faire il s’emporta contre moi, et dit les choses les plus désagreables, avec des expressions dont il auroit senti l’inconvenance s’il eut mieux su l’espagnol. J’etois acoutumé à la bienveillance de tous les habitants de Ceuta. Les propos de Folencour

¹²² *Biffé* : demain

¹²³ *Biffé* : leçon

¹²⁴ *Biffé* : que

¹²⁵ *Interl.*

¹²⁶ *Biffé* : ex n’en

me parurent des outrages que je ne devois pas supporter. J'allai fierement à lui. Je pris sa pochete. Je la brisai contre terre et jurai de ne jamais apprendre à danser d'un homme aussi grossier.

Mon pere ne me gronda point, il se leva gravement, me prit par la main, me conduisit à une sale basse, qui etoit à une extremité de la cour et ferma la porte sur moi en me disant " Monsieur vous ne sortirez d'ici que pour apprendre à danser. "

Accoutumé comme je l'étois à la plus grande liberté, la prison me parut d'abord insupportable. Je pleurai longtems et tout en pleurant, je tournai les yeux vers une grande fenetre carrée la seule, qu'il y eut dans cette sale basse, et je me mis à en compter les vitres, qui etoient petites et quarées. Il y en avoit 26 dans la hauteur et autant dans la largeur. Je me rapellai les leçons du bon pere Anselme dont la science¹²⁷ n'alloit pas au-dela de la multiplication.

Je multipliai les caraux de la hauteur par ceux de la base, et je vis avec surprise que j'avois le nombre général de mes vitres. Mes sanglots furent moins frequents, ma douleur moins vive. Je refis mon calcul en ometant tantot une bande de vitres, tantot deux, soit de la hauteur soit de la base. Je compris alors que la multiplication n'étoit qu'une addition repetée et que les surfaces pouvoient se mesurer aussi bien que les longueurs.

Je repetai mon operation sur les carraux de pierre dont la sale etoit pavée. Elle me reussit egalement bien. Je ne pleurois plus mon cœur palpitoit de joye. Aujourd'hui même je n'en parle point sans ressentir quelque émotion.

Vers les midi ma mere vint m'apporter du pain noir et une cruche d'eau. Elle me conjura la larme à l'euil de me preter aux desirs de mon pere, et de prendre des lecons de Folencour. Lorsqu'elle eut fini son exhortation je baisai sa main avec beaucoup de tendresse. Ensuite je la priai de me faire tenir du papier avec un crayon, et de ne plus s'embarasser de moi, parce que je me trouvois très bien dans cette sale basse. Ma mere me quita avec l'air de la surprise, et m'envoya les objets que j'avois demandé. Alors je me livrai à mes calculs avec une ardeur inexprimable persuadé qu'à tout moment je fesois les plus grandes découvertes. En efet les proprietés des nombres étoient de veritables découvertes pour moi qui n'en n'avois aucune idée

Cependant je m'aperçus que j'avois faim, je rompis mon pain noir, et je vis que ma mere y avoit renfermé un poulet roti, avec un morceau de petit salé. Cette marque de bonté ajouta à ma satisfaction, et je repris avec un nouveau plaisir la suite de mes calculs. Le soir on m'apporta de la lumiere et je poussai mon travail fort avant dans la nuit.

Le lendemain je partageai un carau par la moitié. Je vis que le produit de la moitié par la moitié etoit un quart en surface. Je partageai le coté en trois, et j'eus une neuvieme ce qui m'eclaira sur la nature des fractions. Je m'en assurai encore mieux lorsque je multipliai deux et demi, par deux et demi et qu'à coté du quaré de deux j'obtins une equere dont la valeur etoit deux et un quart.

Je poussai toujours plus loin mes essais sur les nombres. Je vis qu'en multipliant¹²⁸ un nombre par lui meme et quarant ce produit, j'obtenois le même resultat qu'en multipliant le nombre trois foix. Toutes mes belles découvertes, n'étoient point exprimées en langage Algébrique que j'ignorois. Je m'étois fait une notation particuliere, qui avoit rapport aux carraux de ma fenetre et qui ne manquoit ni d'elegance ni de précision.

Enfin le dixieme jour de ma prison ma mere en m'apportant mon diner, me dit " Mon cher enfant j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre Folencour a été reconnu pour un déserteur. Ton pere qui a la desertion en horreur l'a fait embarquer. Je pense donc que tu sortiras bientot de ta prison. " Je recus la nouvelle de ma delivrance avec une indifferance qui surprit ma mere. Mon pere la suivit d'assès près. Il confirma ce qu'elle avoit dit puis il ajouta qu'il avoit ecrit à ses amis Cassini et Hadley pour leur demander les figures des danses les plus à la mode à Londres et Paris. D'ailleurs il se rapelloit tres bien de la maniere dont son frere entroit en pirouetant dans une chambre et c'étoit cela sur tout qu'il vouloit m'inculquer

¹²⁷ la science *surch.* : les lecons

¹²⁸ *Biffé* : le n

Tout en parlant mon pere apperçut un cahier qui sortoit de ma poche, et s'en empara. Il fut d'abord tres surpris de le voir charge de chiffres et de certains signes qui lui étoient inconnus. Je les expliquai ainsi que toutes mes operations. Sa surpris[e] augmenta et fut mêlée d'un air de satisfaction qui ne m'échapa point. Mon pere suivit attentivement le fil de mes découvertes. Après quoi il me dit " Si à cette fenetre qui a vingt six caraux en tous sens, j'en ajoutois deux par en-bas, et que je voulusse lui conserver la forme quarée, combien y auroit il de caraux ajoutés ? "

Je repondis sans hesiter " Vous auriez sur le même coté, et par en-haut deux bandes de cinquante deux caraux chacune, et de plus un petit caré de quatre caraux, sur le coin qui touche aux deux bandes. "

A cette réponse mon pere eprouva une joye tres vive, qu'il cacha cependant du mieux qu'il put. Après quoi il me dit " Mais si j'ajoutois à la base de la fenetre une ligne infiniment petite, quel seroit le caré resultant ? "

Je reflechis un instant et puis je dis " Vous auries deux bandes aussi longues que le sont les cotés de la fenetre, et quant au caré du coin il seroit si infiniment petit que je ne puis m'en former aucune idée. "

Ici mon pere se laissa aller sur le dossier de sa chaise, joignit ses mains leva les yeux au ciel et dit " Oh mon Dieu vous le voyez il a deviné la loix du binome et si je le laisse faire il devinera le calcul différentiel. "

L'etat ou je voyois mon pere m'efraya. Je defis sa cravate, j'apelai du secours. Il reprit ses sens, me serra dans ses bras et me dit " Mon cher enfant laisse la tes calculs aprens la Sarabande mon fils aprens la sarabande. "

Il ne fut plus question de prison je fis des le même soir le tour des remparts de Ceuta. Et tout en promenant je repetois en moi meme " Il a trouvé la loi du binome, il a trouvé la loi du binome. "

Je puis dire que des lors tous mes jours ont été marqués par quelques progrès dans les mathématiques. Mon pere avoit juré de ne jamais permettre que je les apprisse. Mais un jour je trouvai sous mes pieds l'arithmetique universelle du Chevalier Don Isaac Newton, et je ne puis m'empecher de croire que mon pere ne l'ait egaré presque à dessein quelquefois aussi je trouvois la bibliotheque ouverte et je ne manquois pas d'en profiter. Mais d'autres fois aussi mon pere prétendoit me former pour le monde. Il me faisoit piroueter en entrant dans une chambre, fredonoit un air fesoit semblant d'avoir la vue basse, puis il fondoit en larmes et me disoit " Mon ami tu n'as pas été crée pour l'impertinence tes jours ne seront pas plus heureux que n'ont été les miens. "¹²⁹

Quinze années se passerent sans que rien troubla, l'uniformité de notre vie, qui pourtant étoit tres variée pour mon pere et pour moi par les nouvelles connoissances dont nous nous enrichissions tous les jours. Mon pere avoit même quité avec moi son ancienne reserve. En effet il ne m'avoit pas enseigné les mathématiques. Il avoit au contraire fait tout son possible pour que je ne susse que la Sarabande. Il n'avoit donc rien à se reprocher et se livroit sans remords à causer avec moi sur tout ce qui avoit rapport aux sciences exactes. Ces sortes de conversations avoient toujours l'effet de ranimer mon zele et redoubler mon application.

Rien n'eut manqué à ma félicité si j'eusse conservé ma mere mais l'année passée¹³⁰ une maladie violente l'enleva à notre tendresse Mon pere prit alors dans sa maison une sœur de sa defunte femme, apellée Donna Antonia de Poneras, âgée de vingt ans et veuve depuis six mois. Elle n'étoit pas du même lit que ma mere. Lorsque Monsieur de Cadanza eut marié sa fille alors unique, se trouvant trop isolé chez lui, il prit aussi le parti de se marier. Sa seconde femme mourut au bout de six¹³¹ ans metant au monde une fille, qu'on apella Antonia. Celle-ci epousa dans la suite Don Gonsalve de Poneras qui mourut dans la premiere année de leur mariage

¹²⁹ *Biffé* : / Cinq ans après l'époque

¹³⁰ *Interl.* : l'année passée

¹³¹ *Biffé* : mois

Cette jeune et jolie tante prit donc possession de l'appartement de ma mere¹³² et du gouvernement de notre maison, dont elle s'acquitta asses bien. Elle avoit surtout beaucoup d'atentions pour moi. Elle entroit vingt foix par jour dans ma chambre, me demandoit si je voulois du chocolat de la limonade ou autre chose pareille.

Ces visites m'etoient souvent tres désagréables, parce quelles interrompoient mes calculs. Quand par hasard Dona Antonia ne venoit pas sa femme de chambre la remplacoit. C'etoit une fille du même age que sa maitresse, et de la même humeur. Son nom etoit Marica. Cependant je n'etois pas toujours leur dupe. J'avois pris l'habitude de substituer mes valeurs, des que l'une des deux femmes entroit dans ma chambre, et je reprenois mon calcul, des qu'elle etoit sortie

Un jour que je cherchois un logarythme Antonia entra ches moi, et se mit dans un fauteuil à coté de ma table. Ensuite elle se plaignit de la chaleur, ota le mouchoir qu'elle avoit sur la poitrine, le plia et le mit sur le dossier de son fauteuil. Jugeant à tous ces arrangements, qu'elle alloit faire une longue séance. J'arétai mon calcul, je fermai mes tables, et je me mis à faire quelques reflexions sur la nature des logarythmes et sur la peine extreme que la confection des tables avoit du couter au celebre Don Neper. Alors Antonia qui ne vouloit que me contrarier passa deriere ma chaise mit ses deux mains sur mes yeux et me dit. " Apresent calculez Monsieur le Géometre "

Ce propos de ma tante me parut renfermer un véritable défi. Ayant fait récemment un grand usage des tables, beaucoup de logarithmes etoient restés gravés dans ma mémoire. Je les savois comme l'on dit par cœur. Il me vint tout à coup dans la pensée, de décomposer en trois facteurs le nombre dont je cherchois le logarithme J'en trouvai trois dont les logarithmes m'etoient connus. Je les additionai de tete, puis tout à coup me débarassant des mains d'Antonia, j'ecrivis tout mon logarithme sans qu'il y manqua une décimale. Antonia en fut piquée. Elle sortit de la chambre en me disant avec asses d'impolitesse. " Le sot homme qu'un Géometre. " Peutetre vouloit elle me reprocher que ma methode ne pouvoit pas s'apliquer aux nombres premiers qui n'ont de diviseurs que l'unité. En cela elle avoit raison, mais ce que j'avois fait prouvoit néamoins une grande habitude du calcul et ce n'etoit surement pas le moment de dire que je fusse un sot. Bientot après vint la suivante Marica, qui voulut me pincer et me chatouiller. Mais j'avois sur le cœur le propos de sa maitresse et je la renvoyai un peu brutalement.

Maintenant le fil de ma narration me conduit à une epoque de ma vie remarquable par le nouvel employ que je commencai à faire de mes idées, en les dirigeant vers un meme but. Vous observerez dans la vie de chaque savant qu'il vient un instant où frappé de quelque principe, il en etend les consequences et donne, comme on dit dans un Systeme. Alors il redouble de courage et de force. Il revient sur ce qu'il sait et acheve d'acquérir ce qui lui manquoit. Il considere chaque notion sous toutes ses faces, les reunit, les classes. S'il ne reussit point à etablir son systeme, ou même à se convaincre de sa réalité, du moins il l'abandone plus savant qu'il ne l'etoit avant de l'avoir concu, et il en recueille quelques verités qui n'avoient pas encore été apperçues. L'instant de faire un systeme etoit donc venu pour moi, et voici l'occasion qui m'en fit naitre la premiere idée.

Un soir que je travaillois après soupé et que j'avois achevé une diferenciation tres délicate, je vis entrer ma tante Antonia presque en chemise Elle me dit. " Mon cher neveu je ne puis dormir tant que je vois de la lumiere dans votre chambre et puisque votre géometrie est une si belle chose. Je veux que vous me l'apreniez. "

Comme je n'avois rien de mieux à faire je consentis à ce que ma tante demandoit. Je pris mon ardoise et je lui montrai les deux premieres propositions d'Euclide. J'allois passer à la troisieme lorsque, ma tante m'arrachant mon ardoise me dit " Mon nigaud de neveu. La géométrie ne vous a t elle pas appris comment on fait les enfants ? "

Le propos de ma tante me parut d'abord absurde, mais en y reflechissant je crus comprendre que peutetre elle me demandoit une expression générale qui répondit à tous les modes de reproduction employés par la nature depuis le cedre jusqu'au Lichen, et depuis la baleine jusqu'aux animalcules

¹³² Biffé : don

microscopiques. Je me rapellai en même tems des reflexions que j'avois faites, sur le plus ou le moins¹³³ c'est a dire les nombre des idées de chaque animal, dont j'avois trouvé la premiere cause en remontant à la génération gestation, education¹³⁴ Enfin j'avois eu l'idée d'une notation particuliere, qui eut désigné pour tout le regne animal, les actions du même genre mais de valeurs superieures. Mon imagination s'enflama subitement. Je crus entrevoir le lieu géometrique de nos idées et de l'action qui en resuloit. En un mot la possibilité d'appliquer le calcul au systeme entier de la nature. Sufoqué par la foule de mes pensées, je sentis le besoin de respirer un air plus libre. Je courus sur les remparts et j'en fis trois foix le tour sans trop savoir ce que je fesois.

Enfin ma tête se calmoit, et le jour qui commençoit à poindre, me donna l'idée de metre par escrit quelques uns de mes principes. Je tirai donc mes tablettes et tout en écrivant je pris ou je crus prendre le chemin de notre maison, mais il m'arriva qu'au lieu de prendre à droite de l'ouvrage à couronne je pris à gauche, et j'entrai dans le fossé par une poterne. J'étois pressé de me trouver chez moi. Je doublai donc le pas croyant toujours me diriger vers notre maison. Mais au lieu de cela, je pris par un talus qui servoit à passer les canons en cas de sortie, et je me trouvai sur le glacis

Croyant toujours aller ches moi et toujours, grifonant sur mes tablettes. Je marchois le plus vite qu'il m'étoit possible. J'avois beau courir je n'arrivois pas ayant pris une direction opposée à la ville. Je m'assis donc et me mis à chiffrer.

Au bout de quelque tems je levai les yeux et je me vis entouré d'Arabes. Je sais leur langue qui est generalement entendue à Ceuta. Je leur dis qui j'étois et les assurai que s'ils me ramenoient à mon pere, ils recevroient de lui une rancon honete.

Le mot de rançon a toujours quelque chose de flateur pour les oreilles Arabes. Les Nomades qui m'entouroient se tournerent vers leur chef, d'un air de complaisance, et paroissoient attendre de lui une réponse qui devoit leur être lucrative. Le Scheïk caressa longtems sa barbe d'un air pensif et serieux puis il me dit. " Ecoute jeune Nazaréen. Nous connoissons ton pere qui est un homme craignant Dieu. Nous avons aussi entendu parler de toi. On dit que tu es bon comme ton pere, mais que Dieu t'a privé d'une partie de ta raison. Que cela ne te fasse point de peine. Dieu est grand. Il donne la raison, il l'ote à sa volonté. Les insensés sont une preuve vivante de [la] puissance divine et du néan de la sagesse humaine Les Insensés ignorants le bien et le mal sont comme les types de l'ancien etat d'inocence. Ils ont¹³⁵ un premier degré de sainteté. Nous leur donnons le nom de Marabout tout comme aux Saints. Cela est dans les principes de notre religion. Nous croirions donc pecher si nous prenions de toi la moindre rançon. Nous allons te ramener au premier poste Espagnol et nous nous retirerons aussitot. "

Je vous avoue que le discours du Scheïk me plongea dans la plus extreme consternation. " Eh quoi (me dis je en moi meme) Sur les traces de Loke et de Newton je serois parvenu aux dernieres limites de l'intelligence humaine Apuyant les principes de l'un des calculs de l'autre. J'aurai assure quelques uns de mes pas dans les abymes de la metaphysique. Et que m'en revient il ? d'etre mis au nombre des fous, de passer pour un etre dégradé qui n'appartient plus à l'espece humaine. Perisse le calcul diferentiel et toutes les integrations où j'avois attaché ma gloire " En disant ces mots je pris mes tablettes et les brisai en petits morceaux. Ensuite continuant ma plainte je dis " Oh mon pere vous aviez bien raison de me faire apprendre la Sarabande et toutes les impertinences imaginées depuis. " Puis par un mouvement involontaire, je me mis à repeter quelques pas de la Sarabande comme fesoit mon pere lorsqu'il se rapelloit ses malheurs.

Les Arabes qui m'avoient vu écrire sur mes tablettes, avec beaucoup d'application, ensuite les briser et danser, dirent avec l'accent de la pitié " *Hamdullah Allahkerim* Dieu est grand louange à Dieu. " Puis ils me prirent doucement sous les bras et me conduisirent au premier poste Espagnol.

¹³³ *Biffé* : d'

¹³⁴ *Biffé* : Et ce plus ou ce moins me prouvant

¹³⁵ *Biffé* : et

Comme Velasquez en étoit à cet endroit de sa narration, il parut affecté ou distrait¹³⁶ Voyant qu'il avoit de la peine à retrouver le fil de son discours nous le priames d'en remettre la suite au lendemain.

JOURNÉE 48.

On se rassembla à l'heure accoutumée. Nous demandames à Velasquez la suite de son histoire et il la reprit en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE DE VELASQUEZ.

Je vous ai dit comment en portant mes reflexions, sur l'ordre qui regne dans cet univers j'avois cru trouver des applications du calcul qui n'avoient pas été aperçues avant moi. Je vous ai dit ensuite comment ma tante Antonia par un propos indiscret et déplacé fut cause que mes idées éparses se rassemblèrent comme en un foyer et se formerent en Systeme. Enfin je vous ai dit comment ayant appris que je passois pour un fou, j'étois tombé d'une extreme exaltation d'esprit dans un profond découragement. Je vous l'avourai cet état d'abattement fut long et douloureux. Je n'osois lever les yeux sur personne.¹³⁷ Les hommes me parurent ligués pour me repousser et m'avilir. Les livres qui avoient fait mes délices me causerent un mortel dégoût. Je n'y voyois plus qu'un amas confus de verbiages inutiles. Je ne touchois plus une ardoise. Je ne calculois plus. Les fibres de mon cerveau s'étoient détendues. Je ne pensois plus.

Mon pere s'aperçut de mon découragement et me pressa de lui en découvrir la cause. Je resistai longtems, enfin je lui rapportai le discours du chef Arabe, et je lui avouai la peine que j'éprouvois à passer pour avoir perdu la raison.

Mon pere laissa tomber sa tête sur sa poitrine et ses yeux se remplirent de larmes. Après un long silence, il tourna sur moi des regards pleins de compassion et me dit " Oh mon fils tu passes donc pour être fou, et moi je l'ai été reellement pendant trois ans. Tes distractions et mon amour pour blanche ne sont point les causes premières de nos peines. Notre mal vient de plus loin. La nature est tellement féconde et variée dans ses moyens, qu'on la voit emfreindre ses loix¹³⁸ les plus constantes. Elle a fait de l'interet personnel, le mobile général des actions humaines. Mais dans la foule des humains, elle en produit de bizaremment conformés, chez qui l'Egoïsme est à peine perceptible parce qu'ils placent leurs affections hors d'eux mêmes. Les uns se passionent pour les sciences d'autres pour le bien public. Ils aiment les découvertes des autres comme s'ils les eussent faites, et les institutions salutaires à l'état comme s'il leur en revenoit quelque avantage. Cette habitude de ne point penser à eux influe sur toute leur destinée. Ils ne savent point tourner les hommes à leur profit. La fortune vient s'offrir, et ils ne songent point à l'arreter.

Chez presque tous les hommes l'action du moi, n'est jamais suspendue. Vous retrouvez leur *moi* dans le conseil qu'ils vous donnent dans les services qu'ils vous rendent dans les liaisons qu'ils recherchent, dans les amitiés qu'ils forment. Passionés pour leur interet le plus éloigné¹³⁹ indifferents sur tout le reste. Et lorsqu'ils trouvent sur leur chemin un homme indifferents pour son interet. Ils ne le peuvent comprendre ils lui soupçonnent des motifs cachés, de l'affectation de la folie. Ils le rejettent de leur sein, ils l'avilissent ils le releguent sur un rocher de l'Afrique.

Oh mon fils tous deux nous appartenons à cette race proscrire. Mais nous avons aussi nos plaisirs et je dois te les faire connoître. J'ai tout tenté pour faire de toi un fat et un sot le ciel n'a point couronné

¹³⁶ *Biffé* : et

¹³⁷ *Biffé* : Mes

¹³⁸ *Surch.* : regles

¹³⁹ le plus éloigné *surch.* : personnel

mes efforts, et te voila avec une ame sensible et un esprit eclairé. Il faut donc que je t'apprenne que nous avons aussi nos jouissances. Elles sont ignorées et solitaires, mais douces et pures.

Quelle n'a point été ma satisfaction interieure lorsque j'ai vu Don Isaac Newton approuver un de mes ecrits anonymes et desirer en connoitre l'auteur. Je ne me nommai point mais encouragé à de nouveaux efforts, j'enrichis mon intelligence d'une foule de pensées nouvelles. J'en etois rempli je ne les pouvois contenir. Je sortois pour les reveler aux rochers de Ceuta. Je le confiois à la nature je les ofrois en tribut à mon createur. Le souvenir de ce que j'avois souffert mesloit à ces sentiments exaltés des soupirs et des larmes qui avoient aussi leurs délices. Elles me rapelloient qu'il etoit autour de moi des maux que je pouvois adoucir. Je m'unissois en idée aux vues de la providence aux œuvres de la création, aux progrès de l'esprit humain mon esprit, ma personne, ma destinée, ne se presentoient point à moi sous une forme individuelle, mais comme faisant partie d'un grand ensemble.

Ainsi s'est ecoulé l'age des passions ensuite j'ai retrouvé le *moi*. Les soins assidus de ta mere m'avertissoient cent foix le jour que j'etois moi l'unique objet de sa tendresse. Mon ame repliée en elle même s'ouvrit au sentiment de la reconnoissance aux epanchements de l'intimité. Les petits evenements de ton enfance m'ont ensuite entretenu dans l'habitude des plus douces émotions.

Aujourd'hui ta mere ne vit plus que dans mon cœur, et mon esprit afoibli par les ans ne peut plus rien ajouter aux richesses de l'esprit humain. Mais je vois avec plaisir ce tresor s'acroitre tous les jours. Je [me] plais à suivre cet accroissement l'interet que j'y prens me fait oublier mes infirmités, et l'ennui n'a point encore approché de mon existence.

Tu vois donc mon fils que nous avons aussi nos plaisirs, et si tu etois devenu un sot comme je l'ai toujours désiré, tu n'aurois pas echappé aux peines de la vie. Lorsqu'Alvarez a été ici, il m'a parlé de mon frere d'une maniere, qui m'a donné plus de compassion que d'envie. Le Duc (m'a t il dit) connoit la cour, et facilement il en démele l'intrigue. Mais lorsqu'il veut s'élever à l'ambition il ne tarde pas à se repentir d'avoir pris un vol trop haut. Il a été ambassadeur et representoit son maitre avec toute la dignité possible, mais à la premiere affaire epineuse on fut forcé de le rapeller. Vous savez qu'une foix il a été nommé au ministere, et il remplissoit les places vacantes tout comme un autre mais quelques soins que les premiers comis missent à lui epargner le travail, son inaplication etoit plus grande encore et il fut obligé de rendre le portefeuille.

Il n'a maintenant aucun credit mais il a l'art de faire naitre des occasions peu importantes qui le rapprochent du monarque et lui donnent l'air de la faveur. Au reste l'ennui le tue, il a tout tenté pour lui echaper, mais il retombe toujours sous la main pesante du monstre qui l'ecrase. Il s'en sauve un peu par une continuelle occupation de lui même et de sa personne. Mais cet excesif egoïsme l'a rendu si sensible aux moindres contrarietés que l'existence même en est devenue un tourment. Cependant des maladies frequentes l'ont averti que *ce lui même* objet unique de tant de soins pouroit lui echaper un jour et cette idée empoisonne toutes ses jouissances

Voila apeuprès ce [que] m'a dit Alvarez. J'en conclus que dans mon obscurité j'ai peutetre été plus heureux, que mon frere au milieu des biens et des honeurs dont il m'a privé. Quant à toi mon fils les habitants de Ceuta t'ont cru un peu fou. C'est un effet de leur simplicité. Mais un jour si tu te lances dans le monde tu ne manqueras pas d'eprouver l'injustice et c'est contre elle, qu'il faut te premunir. Le meilleur seroit sans doute d'opposer l'insulte à l'insulte. La calomnie à la calomnie, et de combattre l'injustice avec ses propres armes. Mais cet art de manier les oprobres, n'est pas fait pour les gens de notre espece. Lors donc que tu te verras accablé, retire toi, replie toi sur toi même. Nouris ton ame de sa propre substance et tu connoitras le bonheur ”

Ce discours de mon pere fit sur moi la plus profonde impression. Je repris courage et me remis à mon Systeme. Alors aussi je comencai à devenir véritablement distrait. Il etoit rare que j'entendisse ce qu'on me disoit, à l'exception des derniers mots, qui se gravoient dans ma mémoire, et j'y répondois une ou deux heures après qu'on m'avoit parlé. Il m'est aussi arrivé de marcher sans savoir ou j'allois et j'aurois eu besoin d'un guide comme les aveugles. Ces distractions ne durerent cependant qu'autant de tems qu'il m'en a falu pour metre mon systeme dans un certain ordre et je puis dire que j'en suis aujourd'hui apeuprès corrigé.

“ Il m'avoit paru (dit Rébecca) vous voir quelquefois des distractions, mais puisque vous m'apprenez

que vous êtes corrigé permettez moi de vous en faire mon compliment.

— Je le recois avec plaisir (dit Velasquez) car mon Systeme n'eut pas été plus tot achevé qu'un evenement inatendu a produit dans ma destinée un changement tel, que maintenant il me sera difficile, je ne dis pas de faire un systeme, mais hélas peutetre ne me sera t il pas permis de donner dix à douze heures de suite à un calcul. Enfin Messieurs le ciel veut que je sois duc de Velasquez, Grand d'Espagne et maitre d'une fortune considérable

— Comment, Monsieur le Duc (dit Rebeca) vous nous dites ceci comme un hors d'œuvre dans votre rélation. Je crois que bien des gens à votre place auroient commencé par la.

— J'avoue (dit Velasquez) qu'un pareil coéfficient [*sic*], mais je n'ai pas cru devoir l'indiquer avant d'y etre conduit par l'ordre Chronologique. Voici donc ce qui me reste à vous dire. ”

Il y a environs quatre semaines que Diegue Alvarez, fils de l'autre Alvarez, est venu à Ceuta pour remettre à mon pere, une lettre de la Duchesse Blanche. Cette lettre etoit ainsi concue.

Seigneur Don Henrique

Ces lignes sont pour vous anoncer que Dieu va peutetre bientot apeller à lui votre frere le Duc Velasquez

La constitution particuliere de notre majorat ne permet point que vous heritez d'un frere cadet et la grandesse doit passer à votre fils. Je me trouve heureuse de pouvoir terminer quarante ans de penitence en lui restituant les biens que mon imprudence vous avoit oté. Ce que je ne puis vous rendre. C'est la gloire où vos talents vous auroient conduit Mais nous sommes tous les deux aux portes de la gloire eternelle, Et celle du monde ne peut plus nous toucher. Pardonnez une derniere foix à la coupable Blanche. Et envoyez nous le fils que le ciel vous a donné.¹⁴⁰ Depuis deux mois je suis la garde-malade du Duc Il desire connoitre son heritier

Blanche de Velasquez

Je puis dire que cette lettre répandit la joye dans Ceuta, tant on me vouloit de bien mais j'etois loin de partager l'allegresse publique. Ceuta étoit un monde pour moi je n'en sortois que pour me perdre dans les abstractions. Ou si je jetois les yeux au-dela des remparts, dans la vaste contrée des mores. C'etoit comme si j'eusse considéré quelque paysage Ne pouvant m'y promener la campagne ne me sembloit faite que pour le plaisir des yeux Eh qu'alloi je faire hors de Ceuta. Cette ville n'avoit aucun mur où je n'eusse¹⁴¹ charboné quelqu'equation, aucun reposoir qui ne me rapella quelque méditation dont le resultat avoit satisfait mon esprit. J'etois à la verité quelquefoix vexé par ma tante Antonia, et par sa servante Marica, mais qu'etoient leurs legeres interruptions, auprès des distractions, aux quelles j'allois être condamné. Point de longues méditations et point de calculs. Point de calcul et point de bonheur. Voila comme je resonois cependant il falut partir.

Mon pere m'accompagna jusqu'au port. Il joignit ses mains sur ma tete, pour me benir puis il me dit. “ Oh mon fils tu vas voir Blanche. Elle n'est plus cette beauté ravissante qui devoit faire la gloire et le bonheur de ton pere. Tu verras des traits efacés par l'age, alterés par la pénitence. Mais pourquoi pleura t'elle si longtems, une faute que son pere lui avoit pardonnée ? Quant à moi je n'eus jamais de ressentiment contre elle. Si je n'ai pas servi mon Roi en des postes glorieux. J'ai fait pendant quarante ans dans ces rochers le bien de quelques bonnes gens. C'est à Blanche qu'ils le doivent, ils ont tous entendu parler de ses vertus et tous la bénissent. ” Mon pere ne put en dire davantage. Il se sentoit sufoqué par les sanglots. Tous les habitants de Ceuta asisterent à mon départ, on pouvoit lire dans leurs yeux le chagrin de me perdre, melé à la joye que leur causoit le changement de ma fortune.

Je mis à la voile et j'abordai le lendemain au port d'Algésiras, d'ou je me rendis à Cordoue, pour coucher ensuite à Anduhar, l'hote d'Anduhar me conta je ne sais quelles histoires de revenants dont je n'entendis pas un mot. Je couchai chez lui et je partis le lendemain d'assez bonne heure. J'avois deux domestiques, l'un alloit devant et l'autre me suivoit. Frappé de l'idée que je n'aurois pas à Madrid le

¹⁴⁰ *Biffé* : Le Duc

¹⁴¹ *Biffé* : crayonné quelque

tems de travailler. Je tirai mes tablettes et me mis à¹⁴² effectuer quelques calculs, qui n'étoient qu'indiqués dans mon Systeme. Je montois une mule dont le pas egal et lent favorisoit ce genre d'occupation. Je ne sais combien de tems j'employai de cette maniere, mais tout à coup ma mule s'arreta. Je me vis au pied d'un gibet garni de deux¹⁴³ pendus dont les figures sembloient grimacer, ce qui me causa un sentiment d'horreur. Je jetai les yeux autour de moi et je ne vis point mes gens. Je les appellai à grands cris. Ils ne vinrent point. Je pris le parti de suivre le chemin qui etoit devant moi. A la nuit tombante j'arrivai à une auberge vaste et bien batie mais abandonnée et déserte.

Je mis ma mule à l'écurie, et je montai dans une chambre, où je trouvai le reste d'un souper, à savoir un paté de perdrix, du pain et une bouteille de vin d'Alicante. Je n'avois pas mangé depuis Anduhar, et je crus que le besoin me donnoit des droits sur ce paté qui d'ailleurs n'avoit pas de maitre. J'étois aussi fort alteré, et je bus peutetre avec trop de précipitation car le vin d'Alicante me porta à la tete, et je m'en aperçus trop tard.

Il y avoit dans la chambre un lit asses propre. Je me deshabillai, me couchai et m'endormis. Mais ensuite je ne sais quoi m'éveilla en sursaut. J'entendis une cloche qui sonna minuit. J'imaginai qu'il y avoit quelque couvent dans les environs et je me proposai d'y aller le lendemain

Bientot après j'entendis du bruit dans la cour. Je crus que mes gens etoient arrivés. Mais quelle fut ma surprise en voyant entrer ma tante Antonia avec sa suivante Marica. Celle ci portoit une lanterne garnie de deux bougies, et ma tante avoit un cahier à la main. “ Mon cher neveu (me dit elle) votre pere¹⁴⁴ nous envoie pour vous remettre ce papier qu'il dit important ”

Je pris le papier et je lus sur l'enveloppe *Démonstration de la quadrature du cercle* — Je savois que mon pere ne s'étoit jamais occupé de ce probleme oiseux. J'ouvris le cahier. Je trouvai que le probleme considéré de la maniere la plus générale comprenoit toute la famille des courbes dont l'équation est y exposant m , *Egal deux a, x moins x exposant m* Ceci étoit assés dans la maniere de mon pere, et je ne doutai pas que lors meme que la quadrature ne seroit pas démontrée

¹⁴² *Biffé* : à chiffrer

¹⁴³ *Biffé* : figures d

¹⁴⁴ *Interl.* : votre pere